

Théodore TEYSSEYRE

Cahier de guerre

Souvenirs de la campagne 1914-1915

N°2 - 2<sup>ème</sup> partie, 92 pages écrites (cahier de 156 pages)

Le présent texte est un récit, écrit en octobre-novembre 1915, à Fismes (Marne). Le récit a incontestablement une forme littéraire, bien construite, agréable. Ledit récit ne comporte presque pas de rature ou de reprise, hors à tel moment la suite reportée plus loin. Soudain, comme dans un roman, une digression ouverte, assez longue, donne lieu à tout un récit d'événements datant de 1902, avec une histoire particulièrement rocambolesque (ce récit témoigne de la fidèle mémoire de Théodore, il s'agit d'événements qui ont eu lieu 12 ans plus tôt). Comme alors, il utilise constamment le passé simple. Les descriptions sont détaillées, précises ; le souvenir entier (comme il le dit p 65 : « j'écris de mémoire après un an », ou p. 76 : « comme j'écris tout ceci de mémoire »). A-t-il disposé d'un carnet de bord, éphéméride, où il aurait consigné sommairement au jour le jour événements et impressions ? Il ne le semble pas. Théodore aime décrire les lieux, les moments, les sentiments. Tout cela lui est présent, avec force et précision.

L'écriture est continue, à l'encre. On ne perçoit pas d'arrêts, sinon une fatigue dans l'écriture, à un moment (plus ample). Les style est coulant. Les phrases brèves. Il use volontiers du langage familier, parlé. Le vocabulaire est assez riche pour décrire et faire revivre les événements relatés. Christian Teysseyre

Théodore Teysseyre écrit à la fin de ce cahier : « *J'arrête ici ce cahier que je fais parvenir à Sayrac par Angé ( ?). La suite, je l'écrirai sur un autre [cahier] que je ferai parvenir en temps et lieu. Fismes (Marne) ce dimanche 14 novembre 1915.*

*Théodore Teysseyre, maréchal des logis, 118° R.A.4 – 2<sup>e</sup> section de M. de 120 long. Aux armées en guerre » [Au 29 octobre, il écrivait la page 36 - sur 92]*

3 octobre 1914

Toulouse –Minimes

[1] Quatre heures du matin. lentement, lentement, notre train passe devant la gare Matabiau à Toulouse. La profusion des lampes à arc nous éblouit et nous fait songer à un monde nouveau après la longue et froide nuit que nous venons de traverser. Un arrêt, machine en arrière et nous venons longer le même quai de la gare Raynal d'où nous avons embarqué, à peu près deux mois auparavant, avec la différence que nous arrivions sans canon, comme des vaincus. D'ailleurs notre capitaine avant de partir du Puget, nous avait fait la recommandation suivante : que personne ne chante dans les gares, car nous ne revenons pas d'une victoire. Pas d'une victoire, évidemment, mais ne nous étant pas encore battus, nous ne revenions pas d'une défaite non plus.

Je fais seller mon cheval que je donne à conduire à un conducteur et toujours chaussé de mes sandales, car mon pied [2] n'est pas encore complètement guéri, je remonte dans le chariot de batterie, ainsi que je l'avais fait à mon départ de la villa de Madame Mireur ou Muy et c'est ainsi que je refis mon entrée à Toulouse, la cité Palladienne, en route pour les Minimes. Allons-nous recommencer le travail que nous faisons à la Salade [1] au commencement d'août ? Nous n'y comptons guère. Nous voilà déambulant (moi, clopin-clopant) dans les quartiers à la recherche d'écuries pour nos chevaux et des locaux pour les hommes dont nous allons partager le logement.

Une grange nous paraît propice pour ce dernier cas. Une petite alcôve me convient beaucoup. Ce sera ma petite chambre. J'y transporte mes frusques. Les chevaux ont bu ; on leur donne leur ration, et ma foi on souffle un brin en prenant un café bien chaud, ce qui nous remonte un peu. On regarde passer le deuxième groupe d'Aix qui vient de débarquer et nous suivait à une heure de distance. On reconnaît quelques amis... un salut, un mot, une poignée de main.

[3] Nous n'avons pas longtemps joui de notre installation, car un officier du groupe qui vient de débarquer nous la revendique. Avec juste raison d'ailleurs. Nous nous étions parait-il fourvoyés dans son secteur. Force nous est de déménager. Nous voilà partis ; les conducteurs menant leurs chevaux, les servants suivants derrière, portant les paquetages et les armes sur des baladeuses. Nous commençons à faire les boomiers ( ?) de la guerre, c'était typique. Enfin nous voilà casés bêtes et gens à proximité de la place des minimes où nous avons formé notre parc. Oh ! Il n'est pas bien conséquent le parc : deux fourgons, le chariot de batterie, la fourragère et la forge.

Comme local des hommes, c'est un peu sommaire : des chambres nues qui ont été abandonnées au début de la guerre – cause de cessation de travail d'une savonnerie dont elles dépendent. A même le sol on a transporté quelques brassées de paille. Voilà nos lits. J'ai dormi deux soirs là-dedans. Après je fus mieux casé (mais n'anticipons pas).

[4] Une partie des chevaux était sous les hangars de la place, tandis que les autres dont ma pièce étaient à côté de notre logement dans un ancien atelier. Comme travail journalier, c'était à peu près le même que celui que nous faisons au Muy et aux Arcs, les sites montagneux en moins. Les servants assistaient à des instructions quelconques. J'ai toujours ma pauvre Mireille éclopée. Elle n'en guérira pas. Toute la partie antérieure du genou set enlevé. Pauvre bête. Nous ne pourrons pas continuer la campagne ensemble. Pour ma part, mon pied me fait encore du mal. Malgré cela, je puis mettre les souliers.

J'ai voulu un jour, remonter à cheval pour suivre mes camarades à un service en campagne. J'ai pris le cheval de Flourens, le maréchal des logis de la 2<sup>ème</sup> pièce. Mal m'en a pris. Je n'avais pas été prévenu qu'il était peureux, mais je m'en suis bien aperçu ; Aussitôt après avoir dépassé le pont du canal, nous avons tourné à droite sur le chemin qui longe [5] le canal à sa rive gauche. Les tramways sortaient à ce moment là des établissements. Mon cheval a pris peur. En voulant le retenir, je ne sais pas si le piquais de l'éperon ? Toujours est-il qu'il s'emballa le long du quai. Impossible de le tenir ? J'ai failli envoyer une vieille femme plonger dans le canal. Le cheval ensuite a tourné à gauche pour prendre le milieu de la rue. À l'écart qu'il a fait j'ai perdu l'équilibre et j'ai été désarçonné et projeté au milieu des pavés. Tout le poids du corps a porté sur le poignet droit qui a été légèrement foulé. Me voilà rentrant à pied, tenant ma monture par la figure. Décidément je n'ai pas de chance comme cavalier. Détail humoristique ; lorsque je rentrais le cheval à l'écurie, un de mes poilus m'amena un petit cheval de bois qu'il traînait au bout d'une ficelle « tenez, maréchal des logis, me dit-il, sur celui-là vous ne risquez rien ! » J'étais furieux, je l'aurais giflé. Et dire que la carrière à cheval ne faisait que commencer. [6] Bientôt on nous emmène des canons de 90 – cette bonne pièce de 90 que personne ne connaissait, en fait de manœuvre du moins ; et nous voilà, théorie en main, à piocher, pour savoir l'emploi et la place de tel ou tel servant. On nous a bien adjoint un sous-officier et un brigadier pat batterie, mais ce sont des hommes de dépôt, des *jemenfouistes* qui nous laissent nous débrouiller, comme nous l'entendons. Voilà pour le travail.

Nous avons établi notre mess à l'école Fermat des filles. Nous sommes très bien nourris ; de la viande en abondance. Nous avons à chaque repas quatre à cinq plats dont trois de viande. C'est trop ! Nous en laissons la moitié. Alors nous allons réduire. Le pain, par exemple est excellent, et nous change un peu de celui que nous avons mangé aux Arcs et au Muy qui provenaient des manutentions de Marseille. On venait de mettre en activité les fours de

campagne et de l'aveu de certains ouvriers qui s'en étaient servis, il fallait un certain temps [7] d'emploi pour mettre ces fours au point.. par la suite, je devais me rendre compte que le pain 50 (quelque exception près, où nous avons touché des boules datant de trois semaines ? qui étaient complètement moisies) était de fabrication très régulière et bien mangeable. Un matin le fourrier – le brigadier fourrier Sutra –me demanda où je logeais. Je lui répondis que je logeais avec les hommes. Étant étonné de ma réponse, il désira savoir si je n'avais pas de billet de logement. Je lui en montrai un qui m'obligeait à aller du côté de la gare Matabiau, et dont je ne voulais pas faire usage. Alors il me donna l'adresse de Mme Barthère, chemin de Launaguet ; Je fus voir cette dame qui me reçut avec une grande amabilité. Elle mit à notre disposition pour moi et deux de mes amis, tout un appartement qui pour l'instant n'était pas occupé. C'était le logement de ses beaux-parents qui ne devaient l'occuper que l'hiver. Nous pourrions donc en disposer à notre gré ? C'est d'ailleurs ce que nous fîmes.[8]. J'aurais voulu ne prendre que deux chambres, ce qui eut été bien suffisant, mais Mme Barthère voulut (et la volonté d'une femme est quelque chose de terrible) que nous prissions une chambre chacun ; la première était somptueuse avec toute le confort moderne, élégance et luxe en plus, éclairage électrique, glaces, grands tapis, lourdes tentures et brise-bises aux fenêtres, petite table de toilette. Ce fut la mienne. Évidemment c'était trop pour des troupiers sur le sentier de la guerre. Mais notre généreuse hôtesse nous consola en nous disant avec raison : « Profitez-en, vous n'en trouverez pas partout ailleurs ». Les autres deux chambres étaient moins élégantes, mais très confortables. Il avait été convenu que nous enverrions un ou deux hommes chaque jour pour faire les lits et pour donner un peu d'ordre dans l'appartement. Mais le premier soir les lits étaient à point et au moment de nous coucher, il ne restait plus qu'à nous allonger. Mais ce n'était pas tout. Le lendemain matin, nous avions notre café au lait préparé à la cuisine. Il ne nous restait qu'à allumer un réchaud. le temps que nous finissions de nous débarbouiller et de nous habiller, le déjeuner était prêt et nous voilà attablés en présence d'un bon pain blanc. Nous étions à nous demander si nous avions été réellement mobilisés pour la guerre, ou si nous étions en train de faire un beau songe. Le lendemain, inutile de déranger nos hommes. La bonne nous faisait les chambres. Nous vivions comme des invités de la maison.

Deux fourgons, le chariot de batterie, la fourragère et la forge.

Comme local des hommes, c'est un peu sommaire : des chambres nues qui ont été abandonnées au début de la guerre – cause de cessation de travail d'une savonnerie dont elles dépendent. A même le sol on a transporté quelques brassées de paille. Voilà nos lits. J'ai dormi deux soirs là-dedans. Après je fus mieux casé (mais n'anticipons pas).

Une partie des chevaux était sous les hangars de la place, tandis que les autres dont ma pièce étaient à côté de notre logement dans un ancien atelier. Comme travail journalier, c'était à peu près le même que celui que nous faisons au Muy et aux Arcs, les sites montagneux en moins. Les servants assistaient à des instructions quelconques. J'ai toujours ma pauvre Mireille éclopée. Elle n'en guérira pas. Toute la partie antérieure du genou set enlevé. Pauvre bête. Nous ne pourrons pas continuer la campagne ensemble. Pour ma part, mon pied me fait encore du mal. Malgré cela, je puis mettre les souliers.

J'ai voulu un jour, remonter à cheval pour suivre mes camarades à un service en campagne. J'ai pris le cheval de Flourens, le maréchal des logis de la 2<sup>ème</sup> pièce. Mal m'en a pris. Je n'avais pas été prévenu qu'il était peureux, mais je m'en suis bien aperçu ; Aussitôt après avoir dépassé le pont du canal, nous avons tourné à droite sur le chemin qui longe [5] le canal à sa rive gauche. Les tramways sortaient à ce moment là des établissements. Mon cheval a pris peur. En voulant le retenir, je ne sais pas si le piquais de l'éperon ? Toujours est-il qu'il s'emballa le long du quai. Impossible de le tenir ? J'ai failli envoyer une vieille femme plonger dans le canal. Le cheval ensuite a tourné à gauche pour prendre le milieu de la rue. A

l'écart qu'il a fait j'ai perdu l'équilibre et j'ai été désarçonné et projeté au milieu des pavés. Tout le poids du corps a porté sur le poignet droit qui a été légèrement foulé. Me voilà rentrant à pied, tenant ma monture par la figure. Décidément je n'ai pas de chance comme cavalier. Détail humoristique ; lorsque je rentraï le cheval à l'écurie, un de mes poilus m'amena un petit cheval de bois qu'il traînait au bout d'une ficelle « tenez, maréchal des logis, me dit-il, sur celui-là vous ne risquez rien ! » J'étais furieux, je l'aurais giflé. Et dire que la carrière à cheval ne faisait que commencer.[6] Bientôt on nous emmène des canons de 90 – cette bonne pièce de 90 que personne ne connaissait, en fait de manœuvre du moins ; et nous voilà, théorie en main, à piocher, pour savoir l'emploi et la place de tel ou tel servant. On nous a bien adjoint un sous-officier et un brigadier pat batterie, mais ce sont des hommes de dépôt, i. des *jemenfoulistes* qui nous laissent nous débrouiller, comme nous l'entendons. Voilà pour le travail.

Nous avons établi notre mess à l'école Fermat des filles. Nous sommes très bien nourris ; de la viande en abondance. Nous avons à chaque repas quatre à cinq plats dont trois de viande. C'est trop ! Nous en laissons la moitié. Alors nous allons réduire. Le pain, par exemple est excellent, et nous change un peu de celui que nous avons mangé aux Arcs et au Muy qui provenaient des manutentions de Marseille. On venait de mettre en activité les fours de campagne et de l'aveu de certains ouvriers qui s'en étaient servis, il fallait un certain temps [7] d'emploi pour mettre ces fours au point. Par la suite, je devais me rendre compte que le pain (à quelque exception près, où nous avons touché des boules datant de trois semaines ? Qui étaient complètement moisies) était de fabrication très régulière et bien mangeable. Un matin le fourrier – le brigadier fourrier Sutra – me demanda où je logeais. Je lui r »pondis que je logeais avec les hommes. Etant étonné de ma réponse, il désira savoir si je n'avais pas de billet de logement. Je lui en montrai un qui m'obligeait à aller du côté de la gare Matabiau, et dont je ne voulais pas faire usage. Alors il me donna l'adresse de Mme Barthère, chemin de Launaguet ; Je fus voir cette dame qui me reçut avec une grande amabilité. Elle mit à notre disposition pour moi et deux de mes amis, tout un appartement qui pour l'instant n'était pas occupé. C'était le logement de ses beaux-parents qui ne devaient l'occuper que l'hiver. Nous pourrions donc en disposer à notre gré ? C'est d'ailleurs ce que nous fîmes. [8]. J'aurais voulu U ne prendre que deux chambres, ce qui eut été bien suffisant, mais Mme Barthères voulut (et la volonté d'une femme est quelque chose de terrible) que nous prissions une chambre chacun ; la première était somptueuse avec toute le confort moderne, élégance et luxe en plus, éclairage électrique, glaces, grands tapis, lourdes tentures et brise-bises aux fenêtres, petite table de toilette. Ce fut la mienne. Evidemment c'était trop pour des troupiers sur le sentier de la guerre. Mais notre généreuse hôtesse nous consola en nous disant avec raison : « Profitez-en, vous n'en trouverez pas partout ailleurs ». Les autres deux chambres étaient moins élégantes, mais très confortables. Il avait été convenu que nous enverrions un ou deux hommes chaque jour pour faire les lits et pour donner un peu d'ordre dans l'appartement. Mais le premier soir les lits étaient à point et au moment de nous coucher, il ne restait plus qu'à nous allonger. Mais ce n'était pas tout. Le lendemain matin, nous avions notre café au [9] lait préparé à la cuisine. Il ne nous restait qu'à allumer un réchaud. Le temps que nous finissions de nous débarbouiller et de nous habiller, le déjeuner était prêt et nous voilà attablés en présence d'un bon pain blanc. Nous étions à nous demander si nous avions été réellement mobilisés pour la guerre, ou si nous étions en train de faire un beau songe. Le lendemain, inutile de déranger nos hommes. La bonne nous faisait les chambres. Nous vivions comme des invités de la maison.

Monsieur Barthère avait été mobilisé au début et envoyé à Marseille où il resta près de deux mois. Il était rentré à Toulouse que quelques jours avant nous. Propriétaire d'un atelier électrique de menuiserie, il fut désigné pour confectionner quelques centaines de milliers de piquets de tentes individuelles. On allait remettre en vogue les tentes individuelles pour

l'hiver en perspective. Il n'était pas fâché de reprendre la vie de famille, alors que tant de milliers de nos camarades se faisaient tuer dans la retraite de Belgique et la bataille de la marne.

[10] Nous rentrions le soir vers huit heures et trouvions généralement la famille Barthère à la fin de leur dîner. La famille se composait de M. et Mme et de leur fils, un jeune homme de seize ans qui reçoit son brevet de bachelier à cette époque. Il y avait aussi une dame qui était la sœur de Mme Barthère. Le dîner achevé, on passait au salon. On causait une heure ou on écoutait le jeune bachelier jouer quelques sonates au piano tout en fumant une cigarette anglaise généreusement offerte par le maître de céans. Puis après les salutations d'usage, Madame en vraie maîtresse de maison nous accompagnait au seuil de nos chambres, faisait de la lumière et nous pouvions dormir tout à notre aise. Cela dura cinq ou six jours. La dernière nuit que je passai chez ces personnes fut celle qui vit partir mes camarades. Je souffris beaucoup de ne pas les accompagner. Vous verrez bientôt pourquoi. On voulait me faire revenir coucher tout le temps que je resterais au dépôt car je ne [11] comptais pas y rester longtemps. Je déclinai poliment l'offre tout en remerciant mes aimables hôtes de la gentille hospitalité qu'ils m'avaient offerte. Je les remerciais en mon nom et au nom de mes deux camarades qui devaient partir cette nuit là pour le front.

Quelques jours avant de partir à mon tour, je revins présenter nos respectueuses salutations et en même temps faire mes adieux à la famille Barthère. Ce soir là je me fis accompagner de mon ami et voisin Raymond Clamens qui était resté au dépôt. Je trouve alors au lieu de M. et Mme Barthère, les beaux-parents dont on m'avait parlé : de plus deux agréables jeunes filles, sœurs de madame Barthère, l'une âgée de 20 ans, l'autre de 15 ou 16 ans. A vrai dire, j'avais eu l'intuition, à l'époque où je logeais dans cette maison qu'il y avait deux jeunes filles dans ces âges-là, je ne m'étais pas trompé. Nous causâmes une bonne partie de la soirée et au moment de partir, on me fit promettre de revenir après la guerre, déjeuner un jour chez eux [NDLR il n'y aura pas d'après la guerre pour Théodore]. [12]

Je promis, non pas vaguement, mais sans condition. Je partais pour le théâtre de la guerre et je ne pouvais tenir ma parole que si je revenais. J'ai gardé depuis un très bon souvenir de la famille Barthère avec laquelle j'ai correspondu de temps en temps

La 91<sup>e</sup> division ne devait pas rester longtemps stationnée à Toulouse. Au bout d'une semaine on parle de repartir. Le vendredi 9 octobre on reforma la batterie de 75 en 90 go ?. L'effectif n'étant pas le même, il se trouva un maréchal des logis, quatre brigadiers et un homme haut-le-pied. Le maréchal des logis Hugon fut de prime abord désigné pour rentrer au dépôt, puis je ne sais pourquoi, ce fut moi qui dus le remplacer. Évidemment en haut-lieu on fit valoir mon peu de capacité pour tenir à cheval. Bref, je n'étais, le dimanche matin, porté sur aucun contrôle de la batterie. J'avais beau demander des explications, on aurait dit que chacun avait honte de m'avouer qu'on m'envoyait au dépôt. [19].

Pour en finir le chef me fait appeler au bureau et me donna la liste des gradés et de l'homme qui rentraient au 57, et il n'y avait pas de temps de faire des démarches, car à partir de ce moment-là, je n'avais que deux heures pour regagner le quartier Caffarelli. Justement, ce jour-là mes parents avec Agnès étaient venus me voir croyant que j'allais partir à nouveau. Mais ils furent bien contents quand je leur appris que je restais au dépôt. Moi, par exemple, je l'étais moins.

Toulouse, dépôt 11 octobre

Je me présentais au chef de la 69<sup>e</sup> batterie, comme on venait de me l'indiquer au bureau de mobilisation, mais comme celui-ci n'avait nullement l'intention de se déranger, il me pria de repasser le lendemain. Je laissais donc mon paquetage sous la surveillance des cuisiniers du mess dont faisait partie Raymond Clamens et j'allais rejoindre mes parents qui m'attendaient

pour déjeuner. Le soir, j'allais souper chez M. Gauthier [NDLR habitaient les Fallières]. Et je passais ma dernière nuit dans l'hospitalière demeure de la famille Barthère.

12 octobre [14]

Le lendemain matin, invinciblement, je me sentis attiré vers les Minimes. Je voulais voir partir la dernière batterie de la 91<sup>e</sup> division. Comme ils étaient gais avec leurs chevaux couverts de fleurs, nos chers camarades de deux mois, qui allaient se battre, tandis que moi j'étais rejeté au dépôt comme un être inutile, bon à tout et bon à rien ! Mais aussi pourquoi ne me laissait-on pas dans mon régiment de siège ? Là j'étais dans mon élément, ; tandis qu'avec des chevaux, je ne pouvais avoir que des déboires, sans être d'une grande ressource, ne connaissant pas le métier. Comme ils étaient gais et comme par contraste j'étais triste de ne pouvoir partir avec eux. Mais lorsque le dernier attelage eut disparu, je repris le chemin du quartier, la tête baissée pour qu'on ne me voit pas pleurer (deux derniers mots soulignés). Ce fut avec un sentiment d'extrême douleur et la tête vide que je rentrai à la caserne du 57 d'artillerie. Après avoir signalé ma présence au chef qui m'inscrivit sur ses contrôles, j'errai dans la cours comme [15] un ours blanc (adjectif souligné) dans sa fosse. Il s'agissait de sonder le terrain, non pour rester le moins de temps possible au Dépôt, mais pour en sortir dans les meilleures conditions, car je ne voulais pas y passer tout mon temps. Or à ce moment-là, il venait d'arriver une dizaine de jeunes recrues de Toul, versées au 57 pour faire la manœuvre du canon de 120 long, afin de former une batterie qui devait partir incessamment (une autre batterie était en formation au 23). Je rodais tous les matins autour des pièces. Certains me demandaient si j'étais à l'instruction de ce canon. Je leur répondais que non, mais que j'allais tacher d'y entrer. Je m'informai de l'officier instructeur qui n'était autre que l'officier Pastre. J'allais le trouver aussitôt. Il m'accueillit avec beaucoup de bienveillance et m'encouragea à demander à mon capitaine l'autorisation de faire des démarches pour être affecté au 120. Ah ! ouiche ! Je fus bien reçu auprès du capitaine. C'est tout juste s'il ne me mit pas à la porte. [16] Je ne perdis pas cependant courage, et le lendemain matin, j'allais trouver le commandant pour lui faire part de ma demande. J'ignore, me répondit-il, dans quel état est cette batterie. Du moment que vous venez de la part du lieutenant Pastre, je veux bien vous être agréable. Cependant je lui parlerai, car je ne voudrais pas trop forcer cette formation en gradés, et si c'est le cas vous pourrez être sûr de faire partie du 120.

Entre temps, j'entre au service de la 69<sup>e</sup> batterie. Le mardi matin l'adjudant, me demanda où diable, j'avais passé la journée du lundi. Je lui répondis que j'étais allé aux Minimes prendre quelques frusques qui me restaient chez des civils. Entr' autres, une paire de brodequins à arranger (NDLR mis au-dessus : réparer) et que je n'avais pu retirer, attendu que le cordon m'en avait été mobilisé. Alors adieu les souliers ! Je ne les ai plus revus ! Il m'annonça que je prenais du service, le 69<sup>e</sup>, en qualité de chef de pièce de la 5<sup>ème</sup> (je crois). J'allais prendre le contrôle de mes poilus au bureau. Il y en avait une cinquantaine. [17] On en autorisait assez facilement de coucher en ville ou simplement d'y prendre les repas. Vous pouvez donc comprendre qu'on en usait et abusait. L'abus surtout était flagrant. Quand on pense que sur cinquante hommes de ma pièce, à peine vingt-cinq ou trente se rendaient à l'appel du matin. Il est vrai que là-dedans, j'avais des employés de l'arsenal qui partaient une demi-heure avant l'appel : des comptables quelconques de bureaux plus ou moins problématiques, des automobilistes, des ordonnances, etc. Parmi ceux qui figuraient à l'appel, les huit dixième étaient également embusqués : plantons, gardes-magasins ou autre chose. Ce qui fait que le service de semaine était la chose la plus ingrate qui puisse s'imaginer. Quand il fallait dix hommes par pièce, tout de suite on en trouvait deux ou trois qui s'empressaient de commander, ce qui d'ailleurs ne les empêchait pas de ronchonner, attendu qu'ils avaient marché la veille. La 69<sup>e</sup> Batterie avait un effectif, gradés compris d'environ 600 hommes ; eh

bien c'était une misère pour dénicher douze ou quinze hommes pour faire [18] le pansage des chevaux. Cependant ce n'était pas les hommes qui manquent. On trébuche toujours. – A quelle batterie apparteniez-vous ? Le bonhomme qui est à la coule et qui sait que vous êtes la semaine de la 69<sup>e</sup> vous répondra avec un aplomb superbe qu'il fait partie de la 68<sup>e</sup> ou de la 73<sup>e</sup>. Si vous avez à ce moment-là réussi à réunir cinq ou six hommes et que prenant ledit poilu au collet vous le présentez au bureau de la batterie qu'il vient de vous indiquer, et que ses indications soient vraies, vous constatez avec stupeur en descendant que vos cinq ou six poilus et si vous n'avez pas eu le soin de prendre leur nom, vous pourriez-vous fouiller. J'eus la chance, au court de mon court séjour de ne pas prendre la semaine. Il est vrai que j'aurais préféré empocher 30 jours de prison plutôt que de prendre la semaine. Donc me voilà entraîné de faire de l'instruction du 75. Dans la cour très peu de manœuvre à pied. Du cheval, pas du tout. Cependant le capitaine m'en avait promis tant et plus. Heureusement que j'ai échappé à sa gouverne avant qu'il ait eu le temps de mettre ses projets à exécution.

Je logeais dans une petite chambre en compagnie d'un autre maréchal des logis, nommé marchand, qui était resté au Dépôt depuis le début de la mobilisation. C'était un bon camarade, très gai, très causeur, un peu poétique. Célibataire comme moi (NDLR Théodore a alors 35 ans. Tempérament maladif, (il souffrait d'une maladie d'estomac) buvant très peu de vin, on n'avait jamais jugé à propos de l'envoyer sur le front. Il avait passé plusieurs conseils de révision et reconnu inapte à chacun. Je voulais le décider à venir au 120. Il refusa toujours. Il aurait mieux valu pour lui qu'il m'écoutât, car il partit dans le ravitaillement de l'infanterie, aux premiers jours de décembre. Depuis je n'ai jamais eu de ses nouvelles. J'ignore ce qu'il est devenu. Je sortais souvent avec Raymond Clamens, allant le dimanche soir ou le samedi au Cinéma. Dans le jour, le dimanche, je sortais avec Marchand. Il s'était fait une bonne amie en ville, qui sortait le soir sur les allées en compagnie d'une camarade, en vertu du principe que les amies de nos amis sont nos amies, nous nous promenions tous les quatre. Un soir je trouvais Marchand écrivant dans notre chambre d'un air très préoccupé. Je me couchai sur mon lit et remarquai qu'il faisait des vers. Il me montra un quatrain qu'il venait de composer et qui était la réponse à un baiser que son amie lui avait envoyé d'une fenêtre au moment où il passait dans la rue accompagnant à cheval un convoi de voitures, de la gare à l'arsenal. Je le lus, c'était un peu maigre. Je m'offris de le lui composer. Le lendemain, après le souper, alors qu'il était allé vers ses amours, je composais ce qui suit :

À votre fenêtre  
Quand je vous vis à la fenêtre  
Où vous vintes me voir passer  
Mon pauvre cœur battit peut-être  
Au reçu de votre baiser !

Et depuis, cruelle torture  
Mon cœur, mon âme tour à tour  
Pleurent depuis cette aventure  
Rêvant de vous le rendre un jour.

Ô supplice de tout mon être  
Supplice fou d'un amoureux  
Ce baiser de votre fenêtre  
Va me rendre bien malheureux.

Hélas ! Qu'est-elle devenue  
Ma folle lyre des beaux jours

Depuis qu'en vous j'ai reconnu  
L'envie des plus pures amours ?

Je me trompe et vous calomnie  
Car depuis que je l'ai reçu  
De moi, la tristesse est bannie  
Oh ! Je m'en suis bien aperçu.

Cher baiser que votre innocence  
Daigna lancer dans un soupir  
Tu vins soulager ma souffrance  
Sur l'aime du plus doux zéphyr.

[22] Un jour finira la bataille  
Pour me voir chez vous revenir  
Et votre baiser qui me raille  
Pour moi, voudra-t-il s'attendrir ?

Envoi :  
Alors, daignerez-vous descendre  
Du haut d'où planent vos faveurs  
Me permettant de vous le rendre  
Dans un frisson de nos deux cœurs.

Évidemment n'est pas d'une noble envolée, comme les Méditations poétiques de Lamartine, mais c'est la première poésie que je composais en français<sup>1</sup>. Je partis quelques jours après pour le front. J'ignore si Marchand envoya le poulet à sa dulcinée. Oui ou non, peu m'importe. Je le prends pour ce qu'il vaut et le garde pour moi [22].

[Ici, p. 22 pour la suite, un renvoi est fait à la page 26]

[26] Si j'avais eu la chance de ne pas prendre la semaine, je n'eus pas celle de m'esquiver de la garde. Il n'y avait pas quatre jours que j'étais au dépôt que l'on me nomme de garde de police, à la porte du quartier Caffarelli. Une belle gache ! Il tombait une pluie fine et persistante presque tous les jours, mais ce jour-là, on aurait dit qu'elle prenait plaisir à augmenter en intensité. A dix heures, il commence à sortir des bonhommes pour, soi-disant, aller déjeuner. Je les laisse passer ; Quand tout à coup l'adjudant de semaine arrive furieux, me disant que le commandant me défendait de laisser sortir ceux qui n'étaient pas munis d'une autorisation. Pour trancher la difficulté et sauver la face comme disent les chinois, je demandais à chacun de me monter un bout de papier. Les uns m'exhibaient une carte postale, les autres un papier quelconque sans importance. Je croyais être bien tranquille et parer à toute éventualité, lorsque l'adjudant arrive à nouveau et me dit d'un air gracieux comme un bouledogue en colère : « si vous croyez vous f... du monde comme ça ; détrompez-vous. Le commandant qui vous regarde de la fenêtre du haut vous aligne trois jours d'arrêt. Maintenant défense de laisser sortir quiconque avec ou sans autorisation ». Ah messieurs et dames et la compagnie, ce fut un joli travail. Dix minutes après, il y avait deux cents hommes qui se bousculaient à la grille fermée du corps de garde. Tous rouspétaient en raison directe de leur appétit ; mais personne ne sortit. Ce qui devait arriver arrivé. Quelques lascars allèrent trouver le commandant pour savoir pour quelle raison on avait consigné la porte. Pendant ce temps, je

---

<sup>1</sup> Il en avait écrit un grand nombre déjà en langue occitane, affilié à l'Escolo Carcinolo (Montauban). Il avait reçu une carte postale-photographie de Frédéric Mistral avec une dédicace de celui-ci. .



m'en entendis de joli. Résultat : le commandant autorisa les hommes à sortir un quart d'heure après m'avoir puni et fait fermer les portes. Alors je jouais mon va-tout. Coléreusement [28] et au risque d'une nouvelle punition, j'ouvris toute grande la grille d'entrée, plus la petite porte et fit sortir tout le monde avec pu sans permission. Puis avec la conscience du devoir accompli, je m'assis sur un banc et allumais une cigarette. L'adjudant faillit devenir fou. Je ne repris pas la garde de police, mais quelques jours après je dus la prendre au polygone. Là je passais une bonne journée, bien tranquille. Seulement si j'avais compté sur le mess pour assurer ma nourriture, je ne me serai pas engraisé, car on m'oublia complètement. Heureusement j'avais emporté des conserves qui me servirent à souhait. J'avais pris la soupe à la cuisine du polygone.

[ce qui suit pourrait se situer à sa place, suivant la chronologie, après le 27 octobre]

[28] **L'avant-veille de la Toussaint**, j'allais trouver le capitaine du 120 ; M. Suche qui était arrivé pour prendre le commandement de la 51<sup>e</sup> batterie, pour lui demander de vouloir bien me signer une permission de 24 h pour aller à Sayrac. J'invoquais les raisons suivantes. 1<sup>er</sup> J'étais mobilisé depuis le deuxième jour, et venais de passer deux mois à la frontière italienne. Depuis mon arrivée au Dépôts, je n'avais pas demandé une seule permission de 24 h. 2<sup>e</sup> Étant à la veille de repartir et définitivement cette fois-là pour le front, je tenais à revoir mes parents. Il acquiesça à toutes ces raisons et me dit d'établir un état de permission. Cela fait, il me la signa. Le lendemain, mon titre était paraphé du colonel. Le soir, nous fîmes une répartition de chevaux, et à trois heures de l'après –midi, comme il ne restait que les chevaux de selle à choisir, je priai le capitaine de me laisser partir, ayant quelques courses à faire en ville avant de prendre mon train à 5 h 1/2. Il parut fort étonné d'apprendre que j'avais une permission de 24 h, mais quand il eut vu sa griffe apposée au bas du titre, il me laissa partir, en me déclarant qu'il regrettait d'avoir signé. Je devais me [30] trouver heureux de cet état de choses au lieu de m'en plaindre, car je fus le seul homme de la batterie Suche qui obtint une permission.. Cependant il nous avait affirmé que tous les hommes qui devaient partir avec le 120 long auraient 48 h de permission auparavant.. Personne n'en eut. Eut-il eu tort ? Eut-il raison ? Ce n'est pas à moi à juger ces actes. Cependant, je dirai que les soldats sont comme les enfants, et qu'on ne doit pas leur permettre quelque chose qu'on ne veut – ou qu'on ne peut – pas tenir, sous peine de démeriter à leurs yeux. M. Suche, heureusement, se réhabilita aux yeux de tous par la méticuleuse attention qu'il prit que tous, nous partions habillés et harnachés complètement, et à neuf... et pour la sûreté du coup d'œil qu'il montra dans le réglage de tir d'une école à feu que nous fîmes à bourges. Nous partîmes avec une entière confiance en lui. Les lieutenants Pastre et Dachicourt (mot surchargé) avaient aussi toute notre confiance.

Je passai la journée de la Toussaint à Sayrac (j'étais arrivé la veille au soir, à 7 h par le Sud-Ouest) ? Pour reprendre le train, il me fallait repartir à 5 h. Je trouvais que c'était trop tôt. Alors je me décidais à regagner Toulouse à bicyclette. Parti de Sayrac à 10 h du soir, j'arrivai à 1 h du matin au 57<sup>e</sup> après avoir voyagé au milieu d'un brouillard intense et cette satanée machine qui avait besoin de graisser m'avait énormément fatigué. Je dormis comme un loir le restant de la nuit.

[Page 22] n'est pas précisé de quelle page – ces pages sont la suite (p. 22 à 26)

Pendant une manœuvre de 75, le lieutenant Pastre vint me trouver, il était porteur d'une lettre du commandant se plaignant qu'on ne m'ait pas encore affecté à l'instruction du 120 long, et demandant de faire diligence pour m'y verser. « Vous comprenez, me dit M. Pastre, qu'avec cette lettre, le capitaine n'a qu'à s'exécuter. Nous fumes évidemment trouver notre capitaine, muni de la fameuse lettre. Il fut à nouveau intraitable. « Ils vous veulent donc n'est-ce pas ? » ... N'est-ce pas était son mot favori, comme on dirait son tic. ; il le prononçait à tout

moment, à propos de tout et à propos de rien, avec un fort accent trainard et nasillard). Eh bien qu'ils vous prennent, mais moi, je ne vous abandonnerai – pas, *Nez-pas* !, sans une décision dûment signée du colonel ; *Nez-pas* ! En attendant je vous garde. Vous ferez du 90 avec lequel vous partirez. *Nez-pas*. Puis vous ferez du cheval, et dans huit jours, vous saurez vous y tenir. *Nez-pas* ; Rompez (*Nez-pas*). J'étais furieux. Je fus sur le point de dire au sous lieutenant qui m'accompagnait cette parole célèbre du *pescayre de Bénerques* (le pêcheur de Venerque<sup>2</sup>) : *Passo mé uno pajélo que l'attriqui*. (lecture incertaine)<sup>3</sup>  
Je rendis compte de ma demande au lieutenant Pastre qui fit établi immédiatement [24] un état pour faire signer au colonel dans la soirée. Le résultat ne se fit pas attendre, car le lendemain, j'étais définitivement affecté

Vendredi 16 octobre [24]

Dès lors je dis adieu à la 69<sup>e</sup> Batterie et à ma 5<sup>ème</sup> pièce que j'avais d'ailleurs toujours un peu délaissée et que j'abandonnais définitivement sans avertir personne.. Le capitaine pistoulet comme nous l'appelions, était furieux. Quand nous nous trouvions dans la cour à partir de ce jour-là, je le saluais, mais il ne me rendait jamais le salut. Me voilà aux 120 longs comme instructeur. Là, j'étais dans mon élément, et doublement si j'ose m'exprimer ainsi, sans vantardise : 1<sup>e</sup> Sortant du siège à coté, j'avais manœuvré et fait manœuvrer cette pièce pendant trois ans, ce qui fait que je fus vite au courant des perfectionnements qu'on y avait apportés depuis. 2<sup>e</sup> je me trouvais en présence d'une équipe de jeunes gens qui arrivaient de Toul (de la classe 14) pour se perfectionner dans la manœuvre des 120 longs. Jamais [25] je n'ai eu un enthousiasme pareil à celui de ces jeunes gens. Il y avait chez eux un tel élan patriotique qu'ils nous électrisaient tous. Les officiers étaient enchantés d'avoir de tels hommes à commander. C'étaient tous des élèves qui sortaient des grandes Écoles et qui vous réglèrent un tir avec une précision et une rapidité merveilleuse. Malheureusement il passa un nuage sombre sur cet enthousiasme. Au moment de former la batterie, il y eut un ordre, émanant de plus haut, pour que tous ces jeunes gens demeurent au quartier, ne devant partir que plus tard. Cette nouvelle jeta un froid intense sur ces bonnes volontés. Toutes fois on en garda (ce verbe remplace *demanda* rayé) quelques uns qui devaient nous accompagner. Le commandant demanda des volontaires, tous levèrent la main. Il choisit le nombre qu'il lui fallait, mais les autres protestèrent. Le commandant les consola le mieux qu'il put en leur promettant de faire partie d'une autre batterie dont ils allaient faire l'instruction comme brigadiers, aussitôt la notre patrie. [26] Sensiblement la batterie se formait en hommes et en gradés. Quelques uns désignés ; beaucoup de volontaires (suite page 31)  
Suit la suite de la page 22

[page 31...indiquée comme suite de la page 26]

Jusqu'au moment où nous partîmes, nous fûmes la bête noire du régiment. On entendait sur tous les tons « Oh ce 120 quand est-ce que nous en serons débarrassés ? Il ne partira donc pas ? ». Évidemment le capitaine ne se gênait guère. Il passait avec ses étudiants dans les écuries de toutes les batteries, choisissait les plus beaux chevaux et les faisait conduire à ses écuries qu'il avait établies aux Docks de l'Arsenal. Lorsqu'il arriva à Toulouse, M. Suche crut [32] trouver une batterie, toute formée, mais lorsqu'il vit qu'il n'y avait rien de fait, il prit l'affaire en main et la forma lui-même. Il avait pris les meilleurs chevaux du régiment, avec l'assentiment du colonel, bien entendu. Ce qui n'empêcha pas les autres capitaines de le

---

<sup>2</sup> Lé pescaire dé Bénerquo, société de pêche à la mouche qui perdure (2010). Venerque, village peu éloigné de Toulouse, bénéficiait d'histoires patoises pour se moquer des gens de la campagne, avec des histoires de pêche. Catinou et Jacouti, après 1945, prendra le relais à Mingecèbes (hameau de Saint-Lys) de cette gouaille « toulousaine », en langue d'oc parlée (patois).

<sup>3</sup> Cela pourrait vouloir dire : « *Passo moi une pelle que je l'étripe* »

regarder de travers le jour du départ était proche. A cet effet, on nous fit subir un premier vaccin antiphoïdique [en marge : 27 octobre] La première piqure me fut beaucoup plus douloureuse que la deuxième qu'on devait nous faire le 3 novembre.

[32] Quelques jours auparavant, étant au manège, en voulant maîtriser un cheval beaucoup trop fougueux, je l'étais tordu l'épaule gauche, et c'est juste à cet endroit là qu'on me fait la piqure. J'en souffre beaucoup sur le moment. De plus cette épaule devait me faire du mal tout l'hiver. En plus de ça j'étais fortement enrhumé du cerveau. La première nuit après ma vaccination ; je souffris cruellement.

[33] On devait nous faire une troisième piqure, puis on décida de ne la faire qu'à Bourges. Finalement on ne la fit pas du tout, ou plutôt on ne la fit que plus tard , au commencement du mois de mai , pendant que nous étions encore à Perles.

[33] Comme travail journalier on sellait les chevaux et on allait faire une promenade soit du côté du polygone, soit jusqu'à Blagnac. J'avais comme monture, une petite jument qui ne valait pas tripette, vu qu'au pas, elle ne pouvait pas suivre la pièce et pour la faire marcher au trot, ce n'était pas vrai. On aurait pu lui enfoncer les éperons dans le ventre jusqu'au talon des botte qu'elle n'aurait pas levé une jambe plus vite que l'autre. Quelle rosse, mes amis ! Aussi, à la deuxième expérience j'en eus assez. Alors je prenais de préférence le cheval de Cérés, mon brigadier. Toujours est-il que fatigué de ma jument, je m'en fis donner une autre. Ou plutôt un cheval. Un tout petit cheval à l'œil intelligent [34] et coquin, mais paraissant leste et très vigoureux. Malheureusement il avait la gourme et on l'avait mis à l'infirmerie. Je ne le pris que le jour de notre départ de Toulouse.. En attendant, avec Cérés, nous allions pour les promenades avec son cheval. Tantôt lui, tantôt moi, nous restions au quartier. En arrivant de la promenade, l'avoine et le fourrage étaient donnés. Nous faisons boire les chevaux et dedans ! Le harnachement à la sellerie, et nous voilà libre jusqu'à une heure du soir. Le soir jusqu'à trois heures, nous faisons une instruction quelconque, soit montage, soit démontage et entretien du revolver, soit montage des sacoches et agencement du paquetage contenu dans celles-ci. Ou bien autre chose. À trois heures, on sortait les chevaux sur les abords et on faisait un peu de pansage, puis abrevoir. Le capitaine assistait toujours à cette opération. Malheur au conducteur qui faisait boire un cheval qui n'aurait pas été complètement étrillé ! Il pouvait recommencer. Tandis que nous avec les brigadiers et les conducteurs, nous nous occupions des chevaux, les servants avec le lieutenant Goulard faisaient la manœuvre des pièces ; et quelque peu de manœuvre à pied. La manœuvre à pied était d'ailleurs très à l'honneur dans la cour du 57. Il y avait même une équipe qui devait aller dans l'infanterie qui faisait de l'escrime à la baïonnette. Le travail des servants ne devait pas se borner seulement là. Un jour ils partirent pour le polygone avec une charge d'outils et les voilà en train de piocher pour faire une tranchée afin de placer une pièce de 120. On faisait deux emplacements côte à côte. La 30° également faisait le même travail. Le second jour on décida de finir alors ; on distribua un repas froid et on prit des lanternes. À 8 h du soir tout était terminé, et le lendemain on bricolait des chevaux pour conduire les pièces à leurs emplacements. Elles n'y restèrent pas longtemps. Nous devions partir bientôt.

[36] Avant de partir de Toulouse, je m'étais fait déjà deux amis sérieux. D'abord, le brigadier Cérés, que je devais plus tard nommer brigadier d'ordinaire et qui ne m'a pas quitté., ni quitté l'emploi où je l'avais mis, à l'heure où j'écris ces lignes ( Cors de garde du Parc du bois des Amourettes à Fisme Marne ce 29 octobre 1915). Mon autre ami était Laclaverie qui fut fait prisonnier par les Boches lors de l'attaque de la Crente. Nous le crûmes englouti sous l'éboulement. Ce ne fut que plus tard qu'il écrivit d'un camp de prisonniers de Gessen. J'avais été nommé chef de la 6° Pièce qui était distribuée de la façon suivante : un maréchal des logis, un brigadier, 9 conducteurs avec 20 chevaux, les deux nôtres compris avec celui de

Cérès), plus neuf conducteurs. D'ailleurs comme mémoire je vais noter ici la liste nominative de mes hommes [NDLR au nombre de 22)

Maréchal des logis : Teyseyre Jean ; brigadier : Cérès Constant ;

Conducteurs : Planes ; Brunet ; Boriès – Lasserre ; Guiraud ; Faure - Cousin ; Aujols ; Becanne (mis en trois colonnes lues verticalement).

Conducteurs non montés, maréchaux : Pitorre et Descremps

Servant : Tарisse ; Lasfargues ; Massat – Dast ; delprat ; loubet – Molinier ; Metgé ; Delenche (même ordre que précédemment).

Notre groupe était commandé par le commandant Meilleuret. Notre batterie par la capitaine Suche et les lieutenants Dachicourt et Pastre. Comme adjudant, nous avions Loubet. Le chef Fauga ; le fourrier Dulong.

Le seul homme des environs de Sayrac que j'avais dans ma pièce était Dast. Mais aussitôt arrivés sur le front, nous devions être séparés. Je ne le revis qu'une fois que j'allais faire une visite à la batterie de tir le 13 juin. On verra les détails de cette promenade plus loin.

D'ailleurs nous avons été sur le Front toujours en dehors de la batterie. [38] Malgré que nous ayons formé une batterie, elle ne l'était pas administrativement. Chacun de nous effectivement restions en subsistance à nos batteries respectives du Dépôt. Ces batteries-là devaient nous habiller de pied-en-cap. Le capitaine Suche s'assura quelques jours avant notre départ que nous avions tout ce qu'il nous fallait, et surtout que tout était neuf. Oh ! il fallut en changer des affaires. Tous les chefs étaient sur les dents, car le capitaine ne badinait pas. Le jour même du départ, il donna un dernier coup d'œil sur notre paquetage.

#### [38] 18 novembre 1914 - **Départ de Toulouse**

Enfin le grand jour arriva.

Chaque homme avait renfermé ses affaires, dans un sac à avoine, pour les conducteurs ; dans un sac quelconque pour les servants ; et le tout devait faire la route dans les fourgons. C'était d'ailleurs les seules voitures que nous prenions de Toulouse. À dix heures, un bon déjeuner. À onze heures, on bricolait. À midi, nous fîmes notre entrée dans la cour du quartier Caffarelli. Les conducteurs avec leurs chevaux se placèrent dans une ligne parallèle au bâtiment de l'horloge. Les servants sur deux rangs à cinq pas devant les chevaux. Ce fut la première fois que je montais mon petit cheval noir, que j'avais baptisé Esterel en souvenir de mon ancienne jument Mireille et de l'amour que je portais à la Provence, que j'ai toujours appelée ma seconde patrie. Je crois qu'il n'avait jamais été monté. Il était un peu fou. Il est vrai qu'il était très vif et fringant, ce qu'il est d'ailleurs toujours resté. Étant ainsi placés, comme en ligne de bataille, nous formions un coup d'œil magnifique, coup d'œil agréablement flatté par la diversité des couleurs de nos couvertures, les unes rouges, les autres bleues, certaines jaunes. C'était un vrai arc-en-ciel. Un officier du 57<sup>e</sup> prit même quelques clochés photographiques. Tout ce que les bâtiments du quartier Caffarelli contenaient d'hommes ou femmes à ce moment-là était réuni à la cour. À différentes reprises, il fallut faire reculer cette foule de curieux. Je viens de mettre le mor « femmes ». Avant de continuer mon récit, [40] je me permets une parenthèse à ce sujet.

Le quartier Caffarelli avait été aménagé au commencement de la guerre en hôpital comme beaucoup d'autres. Cet hôpital était dirigé par des infirmières de la Croix-Rouge ou de Dames de France. Beaucoup de ces dames étaient là par dévouement. Cependant certaines infirmières n'étaient pas dans le même (état d'esprit). Je ne dis pas que ce ne soit pas la Charité qui soit la base de leurs actes. Non. Mais sûrement, ce n'était pas la charité chrétienne qui les conduisait ! À telle fin, qu'on fut obligé d'en renvoyer quelques unes qui n'avaient d'infirmières que le costume. Combien de fois dans le courant de la campagne j'ai été à même de faire la même appréciation dans des centres et dans des organisations différentes.

[40] Ceci dit, je continue. À midi, nous partions du quartier du 57 au milieu d'applaudissements. Combien de mains avons-nous serrées, comme ça, à la volée, en passant ? Au moment de franchir la porte une main s'abat sur mon genou gauche. C'était l'ultime bonjour de Raymond Clamens qui devait rester au Dépôt. Comme je ne pouvais emporter sur mon cheval tous les effets que je faisais suivre, en dehors du ballot dont j'ai déjà parlé. Pierre Goudal voulut bien m'accompagner à la gare, chargé de mon sac d'homme monté et de ma musette. Merci à lui !

Quelques saluts sur les boulevards à quelques figures connues et nous voilà à la gare Raynal, de nouveau. L'embarquement se fait assez lentement. Les gardes d'écurie désignés, on monte dans le wagon aménagé pour les hommes ; Une sonnerie, un coup de siffler, et en route. Nous n'avions pas fait 20 m que le train s'arrête. Qu'est ce qu'il y a ? Je l'ai su à Montauban. Un cheval de ma pièce avait failli sauter en dehors du wagon. On fut obligé de le tenir à la bride tout le long du trajet, ce qui était rudement pénible.

Un arrêt à **Montauban**. J'en ai profité pour aller voir mes chevaux. À partir de ce moment-là, je restais dans un wagon [42] à chevaux pour plusieurs raisons : 1<sup>er</sup> Dans le wagon aménagé, il faisait énormément froid, 2<sup>e</sup> je voulais me rendre compte par moi-même de quelle façon se comportaient mes chevaux. Le wagon où j'étais domicilié était occupé, par moitié, par quatre chevaux, l'autre moitié était prise par l'avoine et le fourrage de route. C'est là-dessus que j'étais mon lit de fortune. Nous fûmes à peu près bien, relativement. Le vent, cependant passait par les planches mal jointes, mais couchés sur le fourrage avec un sac d'avoine comme oreiller, enroulés dans les couvertures et le manteau, nous ne nous en ressentions pas comme nos camarades. Plus nous montions du côté de Bourges, plus nous sentions le froid, surtout en passant dans les collines du Limousin. Il est vrai que nous approchions de l'hiver.

À **Argentan-sur-Creuse**, nous fîmes une halte repas. On fit boire les chevaux. On leur donna leur ration, puis on s'occupa de soi. [43] Chacun se débrouilla pour trouver soit un pain blanc, soit un litre de vin, soit diverses friandises, chocolat, fromage, fruits, etc. J'achetais un pain que je partageais avec les hommes de ma Pièce. Nous ouvrimos quelques boites de conserves, et comme table, nous avions le plancher du wagon. Quelquefois les chevaux venaient renifler, mais nous ne faisons qu'en rire. Après le déjeuner, comme tout bon rentier qui se respecte, nous faisons une petite promenade, ou plutôt comme disait le petit Victor : un tour de quai, et ici l'expression était juste. Tout en me promenant del long et del trabès,... j'aperçois un petit artilleur qui me fixait depuis un moment. Deux noms fusent à la fois : Lauzeral ! Théodore !... C'était en effet Joseph Lauzeral qui se trouvait là avec une vingtaine d'hommes. Un convoi les avait abandonnés, et depuis deux jours ils attendaient des ordres. Ils se dirigeaient vers le camp de Chalons où se trouvait le parc du 17<sup>e</sup> corps d'Armée. Il croyait que nous allions les prendre avec [44] nous ; mais cela nous était impossible, attendu que nous ne savions pas à ce moment-là à quel corps d'Armée nous appartenions nous-mêmes. En effet, lorsque nous partîmes de Toulouse la 50 Batterie du 23<sup>e</sup> embarqua la première à 11 h du matin. Or il n'y avait pas une heure qu'elle était partie, qu'on recevait une dépêche nous (~~adjoignant~~) intimant l'ordre de rester. On fit répondre qu'une partie du groupe était déjà en route. Alors, comme conclusion, on nous dit de partir quand même, qu'on nous caserait bien quelque part. Il y avait eu erreur. C'était un groupe de 120 de Bordeaux qui devait partir à notre place. Nous, nous devions rester jusque vers le 15 janvier. Alors, nous voilà partis, non à l'aventure, mais nous étions, par le fait, fourvoyés dans le 18<sup>e</sup> corps d'armée. D'abord avec l'écusson du 28, plus tard avec celui du 58 où nous restâmes quelque temps, ensuite avec 118 N<sup>o</sup> d'artillerie lourde.

[45] En arrivant à **Limoges** (c'était le matin), il y avait de la gelée blanche.. Là, on nous apprit que la 50<sup>e</sup> batterie qui était devant nous avait perdu un de ses hommes en traversant le tunnel. Il avait voulu se pencher en dehors du wagon, pour une cause toute naturelle, avait perdu

l'équilibre, était tombé sous les roues du train qui lui était passé sur les jambes. On l'avait emporté à l'hôpital. Il paraît qu'il mourut de ses blessures. [suivent cinq lignes rayées]. Une journée de trajet de plus et nous arrivons à **Bourges**. Nous traversons la gare sans nous arrêter. Bifurcation et nous nous garions sur la voie longeant le quai d'embarquement militaire. Il y avait déjà un bon moment qu'il était nuit. Avant le crépuscule, nous avions vu de loin la cathédrale. Elle ne nous paraissait pas dans la direction de la ville. Seulement, nous avions [46] un grand coude pour arriver, c'est ce qui nous avait désorientés. Je devrais dire : ce qui m'avais (souligné) désorienté. J'avais vu Bourges à une autre époque, au mois de décembre 1902, mais j'étais entré en gare du côté opposé car je venais de Marseille et était passé du PLM à Orléans par la gare de Saincaize (Nièvre). Je ne connus pas du tout Bourges, attendu qu'à cette époque –là ; je ne passai que la durée d'un jour et une nuit dans la ville. Comme mémoire d'un épisode de mon active, je vais signaler ce voyage un peu mouvementé [il ajoute : suite p. 57]

Décembre 1902 [46] : Un matin du mois de décembre 1902, le fourrier me signifia à l'heure de la soupe, que j'avais à me rendre à Bourges avec deux hommes pour prendre livraison d'un convoi d'obus de côte. C'était bien ce qui me fallait. Seulement j'étais à ce moment là dans un embarras pécuniaire des plus complets. Or je me suis toujours demandé pourquoi dans la langue française, il y avait des expressions qui se contredisaient, tout en ayant les mêmes termes. Ainsi, on dira qu'un embarras de voitures est causé par une grande quantité de véhicules s'encombrant les uns les autres ; tandis que qu'on dit qu'en embarras d'argent est causé par faute d'argent. Alors que ce devrait être tout le contraire. Dans le même ordre d'idée, vous entendrez souvent dire à beaucoup de personnes ? L'argent ? , ce n'est pas ce qui m'embarrasse. Ceci n'est qu'une parenthèse à l'Alphonse Allais. Je m'empresse de la fermer. Oui, monsieur, je continue. Donc, inspection faite de mon porte-monnaie et de mes profondes poches réceptacle d'objets les plus disparates et les plus hétéroclites, je réussis à faire la somme fabuleuse de un sou !?!. Or comme j'avais un compte-courant ouvert chez M. Carmoin à St Just, je voulais y courir. Malheureusement à **Marseille**, les tramways ne vous transportent pas pour [48] deux sous, à part celui de la gare et celui du cimetière. Je fus obligé d'aller trouver Bergé, mon meilleur ami pour lui demander un sou. O suprême bonheur. Il m'en donna deux. Avant de prendre le tram pour **Saint-Just** j'achetais un sou de cigarettes : on en donnait deux à cette époque pour un sou.. Le soir, muni de quelque argent de l'indemnité de route et du prix du voyage, je me rendis avec mes deux hommes à la gare Saint-Charles et pris trois places (en troisième [classe], bien entendu) pour Bourges. Comme convoyeur, j'étais servi à souhait. L'un d'eux était un wagon de Toulon, quant à l'autre, il ne valait guère mieux. Aussitôt partis de Marseille, nous voilà installés dans un compartiment de dames seules en train de faire une partie de cartes qui aurait pu être interminable avec d'autres joueurs que moi. Mais je n'ai jamais pu supporter de jouer de file une demi-heure aux cartes. [49] Quand le train s'arrêtait, je mettais la tête à la portière ^pour demander à un employé un renseignement quelconque, soit le nom de la station, soit d'où provenait le bruit de la cascade qu'on entendait au loin. Infailliblement nous recevions la même réponse : Vous êtes dans un compartiment de dames seules ». Au matin, le chef de train vint nous signifier que nous avions à quitter ce compartiment dont il avait besoin. Très poliment, nous lui dîmes que nous allions obtempérer à ses désirs. Effectivement, nous transportâmes nos frusques, mousquetons, , capotes, couvertures, musettes, bidons, dans un compartiment plus cosmopolite (souligné), mais nous restâmes quand même dans celui que nous occupions. Nouvelle gare, nouvelle visite du chef de train. Avec toutes les grâces du monde, nous lui assurâmes le respect que nous avions pour les règlements cheminots, mais nous ne bougeâmes

pas d'une semelle. Troisième arrêt, troisième algarade. [50] Cette fois-là, il se fâcha tout rouge, et il nous mot à la porte avec pertes et fracas. ; C'est dans ces conditions que nous arrivâmes à Saincaize. Changement de train et en route par Orléans sur **Bourges** où nous arrivions à deux heures du soir avec une petite pluie fine qui nous mouillait jusqu'aux os. Puis, il faisait froid dans ce satané pays, aux toits pointus. Aussitôt descendus du train, nous prenions le tram, et en route vers l'Arsenal. Je trouvais trois lits vacants et je donnai congé à mes hommes, sauf à être à 10 h dans la cour de l'arsenal. Cependant avant de se séparer, nous allâmes dîner. La cuisine de la compagnie d'artificiers où nous étions était autrement meilleure que celle que nous avions au Fort Saint-Jean, 4<sup>o</sup> Batterie du 10<sup>o</sup> à pied. Après le repas, j'eus l'occasion de lier connaissance avec les sous-officiers de la compagnie d'ouvriers où je rencontrais un brigadier fourrier qui venait de [51] rengager et travaillait à manger sa prime de rengagement. Je sortis avec lui, Dans une gargote quelconque où j'eus l'occasion de boire du fameux vin gris. Je constatais alors que ce vin est très exigeant. Il tient à ce que tout le monde qui le boit l'imité comme couleur. Ce qui fait que si je n'avais pas eu mon cicérone, il m'aurait été absolument impossible de regagner l'arsenal. Le fourrier me ramena donc, puis il sortit pour régler un petit différent qu'il avait avec un civil depuis quelque temps. Effectivement, ils se rencontrèrent, car le lendemain matin, il avait une joue presque emportée et les yeux pochés au beurre noir. Le lendemain matin, j'allais faire un petit tour en ville. Passai devant la cathédrale sans y entrer. Acheté et envoyai quelques cartes postales, puis je m'acheminai vers l'arsenal où je retrouvais mes deux énergumènes qui avaient réussi à coucher en ville. [52]

En fait dans la cour de l'arsenal de Bourges, je vis manœuvrer pour la première fois le fameux canon de 75 à frein hydro-pneumatique. A 10 h 1/2, je me rendis chez l'officier spécial pour prendre connaissance de mes consignes et livraison des papiers qui devaient m'être nécessaire au voyage et pour remettre à l'officier de l'arsenal de Marseille. Cela fait, nous nous acheminions vers les wagons qui étaient chargés, fermés. Et les portes plombées. Ainsi que les freins. Il partit en même temps que mes munitions un convoi de matériel de 75 pour Toulon et Ajaccio. Un autre pour le 10<sup>o</sup> monté de rennes. Le tout ne formait qu'un seul train. Conduit par une locomotive de l'arsenal jusqu'à la voie de la Compagnie d'Orléans où devait venir nous prendre une locomotive de cette compagnie. À ce moment-là, je demandai à l'officier s'il n'y aurait pas lieu d'avoir un compartiment de voyageurs. Il répondit qu'on nous [53] donnerait des fauteuils américains. Aussi. Force nous fut de nous caser dans le wagon du chef de train, où tantôt bien, tantôt mal nous fîmes le voyage. Nous partîmes de l'arsenal. Aussitôt arrêtés, les autres chefs des convois composaient leurs feuilles et je m'aperçus seulement alors qu'il me manquait la feuille d'expédition. Comment faire ? Il n'y avait pas 36 chemins à prendre. Comme la locomotive, n'était pas encore partie, j'y grimpe dessus et me voilà de retour à l'arsenal. L'officier spécial me reçoit assez mal, mais quand il vit que j'avais raison et que le tort était de son côté, attendu qu'il retrouva ladite feuille dans un tiroir, il devint un peu plus abordable et je repris à pied cette fois là le chemin de mon convoi. Il était temps. La locomotive du chemin de fer arrivait, et cinq minutes après nous démarrions. Il était nuit quand nous abordions la gare de **Bourges**. [54]. Le convoi de Toulon devait être accroché au notre pour deux raisons. La première, c'est que nous suivions le même itinéraire, la deuxième que ce convoi devait être sectionné à Marseille. Une partie devait être dirigée sur la Corse ; l'autre était pour Toulon. On nous embarque tous les convoyeurs dans le wagon du chef de train. Par mesure de prudence je demandais s'il y avait bien les wagons à destination de Marseille. Après avoir compulsé ses feuilles d'expédition, le chef de train me répond que oui et nous partîmes. Arrivés à Saincaize par une forte pluie à dix

heures du soir, comme nous ne devons repartir qu'à deux heures du matin, nous fumes nous coucher sur les banquettes de la salle d'attente de deuxième classe. Vers une heure, un employé nous pria poliment de débayer, car on en avait besoin, un train de Paris allait passer. On nous indique un endroit où nous prendrions notre train au passage et nous voilà dehors sous la pluie pendant une grande heure. Pas d'abri, sauf une niche à chien, mais elle ne pouvait contenir qu'un homme et encore [55] dans quelle position ?! Enfin le train arriva. Un saut dans le wagon et en avant vers Moulins où nous arrivâmes au petit jour. Là le maréchal des logis qui accompagnait le convoi de Toulon me dit que c'était le moment de reconnaître notre train. Tout en fumant une cigarette, nous vérifions successivement tous les wagons pour Toulon, quand à ma profonde stupeur je n'en vis pas un pour Marseille. Ça c'était plutôt une sale blague ! Je ne fais qu'un bond au bureau de la statistique : on n'avait pas vu mes wagons. Ma position commençait à devenir légèrement fautive, attendu que je devais escorter huit wagons d'obus de côte, chargés de mélinite, avec une surveillance de tous les instants. Une dépêche lancée à Saincaize ne nous apprit pas grand-chose. Après avoir laissé nos frusques dans un coin de la gare, nous fîmes un tour en ville pour acheter de quoi déjeuner. Du pain, du fromage et deux litres de vin (on nous demande 16 sous d'un litre). De retour à la gare, nouvelle dépêche. Cette fois la réponse fut satisfaisante. [56] Mes wagons qui étaient restés à Bourges par erreur venaient d'arriver à Saincaize. On allait les raccrocher au train de marchandises de 4 h 30 (ce qui absolument contraire à tous les règlements). Et à 4 h 30 j'eus le plaisir enfin de voir arriver mon cher convoi. À partir de ce moment-là, je ne le quittais plus. Ceux de Toulon étaient déjà partis le matin. Nous reprîmes notre route le soir. En passant à Saint-Germain des Fossés, j'allais cueillir de la paille pour pouvoir nous coucher. Cette paille devait nous suivre jusqu'à Miramas, gare de triage de Marseille. Nous brulions Saint-Etienne pour nous arrêter à terre-Noire où nous rattrapions le convoi de Toulon. Au bout de deux jours et deux nuits, nous arrivâmes à Miramas où nous pûmes manger quelque chose de chaud, et le soir même nous arrivions à Marseille. Ce convoi avait été un peu mouvementé. J'ai écourté ce récit, n'entrant pas dans les détails car il est en-dehors du sujet que je me propose de traiter. C'est simplement un souvenir de mon active que j'ai intercalé ici.

[p. 57] revenons à nos moutons ou plutôt à **Bourges** pendant la guerre.

Quand nous abordâmes au quai militaire d'embarquement, il y avait déjà un long moment qu'il était nuit. Pour faciliter le débarquement, les ouvriers de l'arsenal essayèrent de mettre au point des lampes spéciales à gaz d'essence. Ils ne purent nous fournir au lieu d'éclairage qu'une fumée épouvantable. Ce que voyant, on se décida à laisser des chevaux dans les wagons avec un garde d'écurie par wagon. Chacun prit son baluchon et en avant vers un cantonnement quelconque. Nous fûmes casés dans les docks de l'Arsenal qui avaient été aménagés pour recevoir des troupes de passage. On avait employé à cet aménagement plus de 20.000 F de planches. En arrivant, on nous distribue une soupe quelconque. Ce soir-là j'ai été obligé de demander l'aumône à mes hommes. J'avais bien quelques conserves, mais elles étaient dans les voitures. Tout ce que j'avais consistait à une gourde de vin. J'avais acheté cette gourde à Toulouse avant de partir. [58] Nous avons couché cette nuit sur de la paille qui ressemblait à de la balle, tant elle avait été piétinée. Je ne sais pas comment nous n'avons pas attrapé de la vermine dans ces docks. Heureusement que le lendemain on nous apporta de la literie propre. Toutefois nous n'enlevâmes pas la vieille. Vous voyez d'ici dans quelle propreté nous nous trouvions.

Le matin, aussitôt levés et ayant pris le café, nous repartîmes vers le quai d'embarquement prendre les chevaux ; Ceux-ci devaient être parqués dans un petit bois à côté des docks. A la



belle étoile, bien entendu. Ces pauvres bêtes eurent à souffrir beaucoup du froid, car la température s'était singulièrement refroidie en comparaison de celle de Toulouse. Quelques fois le matin, nous trouvions les chevaux avec un doigt de neige sur le dos. Pour les réchauffer et pour leur dégourdir les membres, nous faisons chaque matin une petite promenade d'une heure ou deux dans les environs. En rentrant, nous allions les faire boire aux abreuvoirs du 37) d'artillerie dont le quartier avoisinait le notre. [59] Un matin, quand nous partîmes pour la promenade, le ciel était bas et gris. Nous n'avions pas fait un km que la neige commença à tomber. Nous étions complètement couverts, alors l'adjudant Loubet qui nous accompagnait nous fait faire demi-tour pour rentrer. La neige se congelait en tombant ce qui faisait un tapis glissant où les chevaux ne pouvaient plus avancer. Il fallut mettre pied à terre et tenir nos montures, à grand peine, par la figure. À tout moment les chevaux étaient prêts à tomber. Mon Esterel qui était toujours le même caracoleur me fit prendre toutes les peines du monde pour le tenir debout. Il s'acclimata facilement à cette nouvelle vie. Je l'avais sorti de l'infirmerie de Toulouse, mais il ne se donna pas trop du mauvais temps de Bourges. Il est vrai qu'il avait un poil très long ce qui lui valait une bonne couverture. Il n'a jamais toussé et n'a jamais eu un jour de visite ; C'est une petite bête solide comme un chêne. J'y tiens beaucoup. Un jour nous fîmes à la promenade dans le polygone. [60] Quand j'eus fait 200 m, voilà ma selle qui était mal sanglée qui recule, recule, j'avais en fin de compte les oreilles du cheval à perte de vue. J'arrêtais un conducteur à me descendre de cheval. Resanglé et nous repartîmes. Les autres avaient pris de l'avance, alors nous avons essayé de les rejoindre au galop. Oui madame ! Le cheval au galop se déhanchait complètement. Finalement ma selle tournait à droite, tournait à gauche et moi, j'étais en train de faire le guignol la dessus. Obligé de m'arrêter une seconde fois. Resanglage soigné, et nous avons réussi à rattraper les autres. Ce ne fut pas tout. Pour revenir au campement, il nous fallut sauter un fossé. Certains en braves hommes de chevaux descendaient dedans et remontaient de l'air le plus naturel du monde ; d'autres faisaient des manières bourgeoises comme les jolies femmes, puis finalement sautaient mieux que quiconque. Pour ma part, je ne connaissais guère [61] le caractère d'Esterel pas plus que son savoir faire. Je l'amenai donc au pas au bord du fossé. Quand il fut à quelques pas, il se lança la tête haute et d'une foulée il sauta au milieu du chemin. J'en fus alors abasourdi. C'était la première fois que je faisais sauter un cheval. Il m'avait montré son savoir faire, mais n'avait rien perdu pour attendre, car je l'ai fait sauter souvent depuis. A notre arrivée à Bourges, nous laissons les couvertures sur les chevaux jour et nuit. Insensiblement, nous les leur enlevons de jour, puis de nuit. Cependant malgré les ordres donnés, je la laissai à mon Esterel chaque nuit. J'aimais mieux m'en passer et qu'il n'eut pas trop froid. Cette affaire-là occasionna que le jour de notre départ, il y eut un loustic de la 50<sup>e</sup> batterie (qui était à côté de nous) qui enleva ma couverture. Une grande couverture très épaisse. Heureusement, je me débrouillais pour en trouver une autre pareille que j'ai encore.

Notre travail n'était guère forcé. Le matin, comme je l'ai déjà dit, nous allions [62] faire une petite promenade, simplement, pour dégourdir les chevaux et leur faire un peu d'entraînement, car si nous les avons bricolés quelquefois à Toulouse avant notre départ, nous ne les avons encore jamais attelés. Comme il nous fallait aller au magasin à fourrage tous les jours nous en profitions pour faire marcher tantôt un attelage, tantôt un autre, de façon à les y passe tous, qu'ils sussent au moins se tenir le jour où il faudrait prendre les pièces et les chariots.. Après la promenade pendant laquelle les gardes d'écurie et les servants qui étaient sans emploi faisaient la corvée de literie, on distribuait le fourrage et l'avoine. Puis chacun était libre. Le cantonnement des chevaux était vaste. Si par cas, il y avait quelques bêtes qui ne se « compatissaient » pas avec les autres, on les mettait de côté. Les chênes pour les attacher ne manquaient pas. Le mien par exemple a été isolé de cette façon, tout le temps que [63] nous sommes restés à Bourges. Je ne me décidais à le mettre avec les autres qu'à notre arrivée à Fismes. A chaque extrémité du cantonnement, on avait dressé une tante

marabout. Dans celle qui avoisinait ma Pièce, on mettait le fourrage, dans l'autre l'avoine. Ces tentes servaient en même temps de dortoir pour les gardes d'écurie. Ceux-ci s'acquittaient d'ailleurs fort bien de leurs fonctions... À tel point que le matin, il y avait toujours huit à dix chevaux en vadrouille. Heureusement que nous avions dans la batterie un homme extraordinaire qui se chargeait bien de les ramasser en cinq sec. C'était un cow-boy de la république argentine du nom de Carrier, engagé volontaire pour la durée de la guerre. Il lançait le lasso d'une façon merveilleuse. Donc chaque matin, son occupation consistait à rattraper tous ces chevaux échappés. Même dans le courant de la journée, par exemple après le souper, on lâchait un cheval pour le lui faire lasser. C'était très intéressant. Je lui demandai de me donner quelques leçons. [64] Je commençais un peu. Malheureusement mon professeur me quitta lorsque nous arrivâmes à Fismes et depuis, je n'ai plus continué. Un jour, il nous fit bien rire. Un jour il venait de pêcher deux ou trois chevaux lorsqu'il vint à passer un cavalier du 37<sup>e</sup> d'artillerie, au petit trot de son cheval. Tout-à-coup, il se sentit ligoté sur sa monture, sans savoir d'où cela lui provenait. Il se dépêtra comme il put, mais il ne riait pas.

À Bourges, je commençais à manger avec les hommes. Nous n'étions pas suffisamment liés entre sous-officiers pour former un mess. Les uns allaient d'un côté, les autres de l'autre. Pour trancher toute difficulté, je me décidais à rester dans ma Pièce. D'ailleurs la popote n'était mauvaise. J'achetais un litre de vin à chaque repas. Un de mes hommes allait me chercher la gamelle. Habituellement c'était Dast qui faisait ce travail. C'était mon homme de confiance. Parfois, nous allions dîner en ville. Nous avons trouvé une gargote [65] où l'on était pas mal. On nous réservait une chambre à part. Là nous trouvions une bande de toulousains, légèrement *jemenfichistes*, parmi lesquels quelques bons chanteurs comme le brigadier Tourte plus communément connu sous le nom de Toutou. Une bonne voix de ténor. Un de ses camarades avait une forte voix de basse. Presque chaque soir, c'était un concert à n'en plus finir. Quoiqu'on ne veuille pas nous laisser sortir dans la journée, nous avons néanmoins une assez grande liberté d'action, certains sous-officiers couchaient même en ville. Le dimanche était libre pour nous. J'en profitais pour aller le matin à la cathédrale. Je ne suis pas assez autorisé pour définir ce qu'est cette église. Les sculptures sont magnifiques ; la serrurerie intérieure, elle tout simplement merveilleuse. Je ne pourrai pas sur ce résumé relater toutes mes impressions, car j'écris de mémoire après un an. Un dimanche, avec des amis, nous montâmes jusqu'au haut de la tour. Pour arriver, de la tour au sommet, il y a plus de 300 marches. [66] par exemple de là-haut, il ya un point de vue magnifique qui s'étend très loin. Le ville de Bourges, à mon appréciation est une ville calme, quelque peu commerçante. Très peu d'industries. Le seul mouvement est l'arsenal et l'arsenal de Bourges vaut bien à lui seul une usine. Il y avait là des milliers d'hommes ou femmes qui fourmillent tous les jours. Car, il y a deux industries bien différentes, quoique se complétant bien l'une l'autre : 1<sup>e</sup> le matériel ; 2<sup>e</sup> la pyrotechnie. Bourges est le grand centre, non seulement géographique de la France, mais encore de construction de matériel de guerre : fusils, canons, affûts, avant-trains, etc. Plus, la fabrication de poudre et d'explosifs. Obus, charges, mélinite, cartouche. Que sais-je ? Bourges peut rayonner aux quatre coins de la France, c'est sans contredit la capitale de défense de la France. Afin de pouvoir envoyer le plus d'hommes valides sur le Front, on avait fait venir une [66] équipe de travailleurs, tout ce qu'il y avait de plus choisi sous tous les rapports. Avec leurs capotes courtes, pantalon à liseré jaune et écussons jaunes également, munis d'un numéro ad hoc, ils étaient reconnaissables. Mais aussitôt qu'on avait vu leur figure patibulaire, il n'y avait plus d'erreur sur leur valeur de citoyens français. C'étaient les exclus. Tous des hommes de sac et de corde qu'on avait hésité avec juste raison d'envoyer au front et qui servaient à faire des corvées à l'intérieur. Ils étaient fortement encadrés par un piquet, armes chargées, baïonnette au canon. Ces exclus vous donnaient l'idée de vous trouver dans un bagné. Ils vous regardaient d'un œil mauvais. Dans leur regard se lisait l'expression de leur âme. Il n'aurait pas fait bon de trouver quelques citoyens de cette troupe au coin d'un

bois ou dans une rue déserte. Enfin, je ne veux pas analyser ce genre d'hommes qui me déplaît (pour ne pas dire davantage) au plus haut degré. Ces gens-là n'étaient pas intéressants. [68] On les employait à faire des travaux de terrassement. C'était quelque chose de mou, impossible à décrire. Pour remplir une brouette à coup de pelles, ils mettaient bien un quart d'heure. Pour aller la vider et revenir la demi-heure y passait. Ces gens-là sont la d'une nation. Il vaudrait mieux quand on arrive au commencement d'un cataclysme comme la guerre actuelle, les fusiller en masse, plutôt que d'être obligés de les nourrir, les habiller et falloir les garder, les armes à la main. C'est triste pour une nation de devoir nourrir de pareils parasites. Ces gens-là sont pire que les Boches qui venaient en France pour accaparer notre commerce, notre industrie. . Ces derniers, du moins, avaient l'excuse de travailler pour leur pays ; tandis que nos exclus non seulement ne font rien pour la collectivité, mais ils sont un frein à l'essor progressiste. Ils sont dans un état comme seraient des vipères chez un original qui les élèverait chez lui, bien nourries, bien choyées, à seule [69] fin qu'elles n'aillent pas vadrouiller dans la campagne au risque de piquer quelqu'un. Mon avis, je le répète : cette graine devrait être supprimée catégoriquement. Je ne m'arrêterai pas davantage à décrire ces tristes spécimens de la grande famille humaine. Le tableau est trop peu digne d'intérêt. Au bout d'une semaine de séjour à Bourges, on amena deux canons par batterie. Les servants commencèrent à faire quelques manœuvres, puis un beau jour, on alla faire un tir – celui de notre batterie (51<sup>e</sup>), dirigé et réglé par le capitaine Suche fut merveilleux de rapidité et de justesse. La 50<sup>e</sup> fit un tir assez bon aussi, mais plus laborieux. D'ailleurs au Polygone, on tirait tous les jours quelques canons... aussitôt qu'ils étaient prêts, appropriés ou réparés, on les amenait pour faire une école à feu. On y tirait tous les calibres. Dans un coin il y avait deux canons de côte de 19 cent. J'ai vu là les premiers canons puis les fameux Rimailho. [70] Insensiblement, on nous munit de voitures dont nous devons avoir besoin. : une fourragère, le charriot de batterie, l'échelle de batterie et six charriots de parc à basses ridelles. La veille de notre départ, on amena les deux canons qui manquaient pour former la batterie. Ensuite, on nous distribua les vivres de réserves, plus les vivres de route ; une boîte de viande de conserve et douze biscuits par homme. Nous étions prêts à partir de nouveau. Cette fois c'était l'étape du Front. On parlait bien que nous devons nous arrêter à **Noizy-le-Sec** ou au **camp de Chalons** pour faire de nouvelles écoles à feu, mais c'était incertain, comme toutes les décisions

[70] Le lendemain, grand branle-bas de départ. On boucle hâtivement les sacs. Comme je venais de me lever, mon garde d'écurie vient m'annoncer que durant la nuit, on avait barboté ma couverture de cheval sur le cheval lui-même. Comment faire ? Je le regrettais beaucoup, vu que c'était une fameuse couverture et toute neuve.

[71] Enfin, en rodant de droite et de gauche, j'en vois une qui séchait devant un poêle. La prendre et seller mon cheval ne fut pour moi qu'un tour de main. Après coup, le propriétaire de la couverture la cherchait à corps et à cris aux échos des alentours. Vaines démarches, je gardais le fruit de mon vol ( ? de TT) et partis avec. D'ailleurs, l'homme à qui je l'avais prise en barbotta une autre, un quart d'heure après.

A dix heures et demi, on bricole les chevaux. On arrime la charge ? À onze heures, on monte à cheval. Pour ma part, avec beaucoup de peine, car j'étais embarrassé par le manteau, le revolver, la musette, le bidon, le sac d'homme monté, etc. Nous nous rendons à notre par cet attelons les voitures qui nous sont destinées. Le 50<sup>e</sup> partit avant nous. Les pièces étaient munies des Singolis ( ?). Ca faisait un drôle de bruit, ressemblant au train d'une locomotive routière. Notre batterie les avait enlevées et chargés dans les charriots de parc hautes ridelles avec tous les autres agrés utilisés par les pièces coins de retour en batteries levées. Refouloirs, etc ? [72]. Lorsque le capitaine vit que toutes les voitures étaient prêtes, il donna le signal du départ, en commençant par la première pièce de tir. Ça n'alla pas tout seul au début ? Un

attelage tirait quand l'autre reculait. Finalement, ça n'avancé pas du tout. Les trois attelages ne pouvaient s'en devenir. Le capitaine tempêtait. En fin de compte, il descendait de cheval, s'arma d'un fouet de conducteur, et en veux-tu ? En voilà. ! à coup de fouet sur les chevaux. Il ne réussit qu'à les faire empêtrer. Pas davantage. Ce que voyant, il fit mettre un attelage d'une autre pièce, et enfin on put démarrer. Mais ces chevaux qui n'étaient pas habitués à tirer ensemble, ni de cette façon, étaient encore fous. Le mien qui cependant n'avait que ma personne à porter était plus fou que les autres. Enfin, on arrive au quai militaire. Nouvelle manœuvre d'embarquement, complète cette fois-ci. Cette manœuvre s'opéra de la façon la mieux réussie. À trois heures, les voitures et les canons étaient arrimés. [73] Quant aux chevaux, il y avait un bon moment qu'ils étaient à leur place et les cordes de poitrail tendues. Cette fois nous ne devons pas voyager dans des wagons à bestiaux. On nous avait réservé des wagons de voyageurs, où nous devons moins souffrir du froid. Un dernier coup d'œil aux chevaux, un dernier conseil aux gardes d'écurie. On prend de-ci, de-là, dans une sacoche, dans un bisac quelques vivres de réserve pour manger en route. Un bonhomme nous porte du vin, on en profite quoi qu'il soit très cher (0 F 75) pour compléter le vide de nos gardes, et on s'installe à son tour. 3 h et 1/2, on siffle et on part, comme dit le conducteur Plagnes .

Direction **Vierzon**. La nuit arriva rapidement. En passant à la gare de Bourges, un arrêt d'une demi-heure. Comme nous repartions, nous avons remarqué une jeune femme qui s'en revenait avec le mouchoir sur les yeux. Elle venait de dire adieu à son cher et tendre. J'ai reconnu cette femme pour l'avoir vu lors de notre départ de [74] Toulouse, et bien que nous soyons en train militaire, elle fit le trajet de Toulouse à Montauban avec nous, ou pour être plus exact avec les officiers. Il paraissait que c'était la femme du lieutenant Dachicourt. Dans le courant de la nuit, nous sommes passés aux **Aubrais**, bifurcation d'Orléans. Impossible de rien voir d'ailleurs. Il tombait de l'eau depuis notre départ de **Bourges**. Et nous avons voyagé toute la nuit dans ces conditions.. Les Aubrais est un centre industriel très important. C'est là que se fabriquent les machines locomotives et matériel de la Compagnie d'Orléans.

2 décembre 1914

[74] A quatre et demi du matin, 2 décembre, nous stoppons en gare de **Noyzy-le-Sec**. Nous étions à la gare régulatrice. Où allait-on nous envoyer : Arras ? les Vosges ? Nous ne savions rien. La 50<sup>e</sup> batterie qui était arrivée quelques heures avant, nous attendait. Nous avons fait boire les chevaux et distribué leur ration ; puis on a déjeuné. Il avait cessé de pleuvoir, mais il faisait froid, et le temps était encore couvert, à tel point que nous [75] avons essayé en vain de voir la tour Eiffel. Très peu de curieux. D'ailleurs les personnes ici commencent à être blasées sur les passages de troupes. Elles en avaient tant vues. Et étaient passées par tant d'émotions. Cependant, je dois noter que depuis mon passage dans la Provence, je ne devais pas trouver sympathie possible à celle qu'on réservait en traversant les banlieues de Paris. Les parisiens et surtout les parisiennes aiment beaucoup l'armée, et pour cause. Je n'expliquerai pas cette cause. Je ne suis pas assez psychologue pour cela. Je laisse ce soin à de plus autorisé en la matière, que moi.

À dix heures et demi, la locomotive va s'accrocher à l'autre bout du train, ce qui nous donne l'impression, au démarrage, de revenir sur nos pas. Il n'en est rien. Nous sommes sur la ligne de Meaux. Voici le nom des gares que nous avons successivement traversées : **Lagny, Meaux, Lizy-sur-Ourcq, La Ferté-Milon, La Fère-en-Tardenois, Mont-Notre-Dame, Bazoches, Fismes, Jonchery et Muizon – à quelques kilomètres de Reims**). [76]. La ligne que je viens d'indiquer est bien la ligne directe de Reims à Paris.. Cependant, nous fîmes un léger détour sur une voie de fortune, car la grande ligne avait été détruite. Ainsi à Lizy-sur-Ourcq, par exemple, le pont était démolé. On travaillait à le reconstruire. Après ce pont, nous avons emprunté une petite ligne, hâtivement construite par le génie. Mais comme j'écris tout ceci de mémoire. Je ne puis fixer les endroits justes où nous passâmes. C e n'est que vers la

Ferté-Milon que nous rejoignons la grande ligne. D'ailleurs le pont de Lizy ne fut pas le seul que nous vîmes en état de reconstruction. Plus, nous nous rapprochions du Front, plus nous remarquions les traces de la guerre. Ici, une toiture défoncée, là un mur démantelé. Remarqué, en passant, le petit cimetière d'un village. Beaucoup de tombes fraîchement comblées, puis la fosse commune toujours prête pour de nouvelles victimes. *On savait où l'on allait et tous ces témoignages du terrible fléau ne nous impressionnaient pas. Nous allons là-bas où l'on se battait avec l'idée que nous pourrions peut-être en revenir. C'était de l'espérance un peu outrée, mais il n'y avait chez aucun de nous nulle idée de présomption. Quelques uns des nôtres devaient friser la mort de près, quelques uns blessés.* Je citerai plus loin quelques faits. Dans les champs où la culture avait été brusquement arrêtée, on voyait des outils de travail et des machines de récolte abandonnés, au mauvais temps. Des lieuses qui n'avaient pas fini leur travail avaient été abandonnées à moitié sillon et les gerbes qu'elles avaient semées pourrissaient à l'endroit où elles étaient tombées. Quant au restant de la récolte qu'on n'avait pas coupée, c'était une fîche sans nom La paille était complètement au ras du sol et les épis pourris, perdus. Cependant, près des lignes de feu, si le matériel de culture était dehors, c'était tout simplement pour faire de la place aux chevaux de l'armée. Quant à la récolte, elle avait été levée grâce à l'élément militaire. [78] Mais je m'aperçois que mon esprit s'égarait sur des sujets que je traiterai plus loin... et que je suis encore dans le train qui va nous déposer tout à l'heure à Muzon (Marne, à 10 km de Reims, au nord-ouest NDLR).

Comme la nuit tomba

Il nous passions à Fîmes. Nous croyions débarquer dans cette ville. C'était en effet l'endroit qu'on nous avait désigné. Un coup de sifflet et nous voilà de nouveau en route. Nous traversons Jonchery sans nous arrêter et... Muzon. Halte ! Tout le monde descend. Nous sommes arrivés. Au moment où le train abordait le quai, la 50<sup>e</sup> qui nous avait toujours précédés nous cédait la place. À Muzon, nous n'avons pas eu de moyen d'éclairage pour le débarquement. Il a fallu employer les lanternes contenues dans les wagons et encore c'était bien spécifié de ne pas les tourner du côté du nord. Ce soir-là, nous avons obtenu un record de vitesse de débarquement. En quarante-cinq minutes, les chevaux et le matériel étaient extraits du train, le tout attelé et prêt à partir. [79] Nous engageons dans la nuit à la queue leu leu, armes et bagages. Une demi-heure après, nous bifurquons sur la droite et nous [nous] engageons sur un terrain vague. Notre convoi, parallèle à la route sur deux files. Halte ! Nous sommes arrivés. À l'horizon au nord quelques éclairs prolongés éclairaient le ciel d'une forte lumière blonde. Ce sont des fusées éclairantes. Nous ne faisons que commencer de les voir. Quelques coups de canon très distincts nous font tourner la tête. On rit. On est content de trouver sur la ligne de feu. Les chevaux sont rapidement attachés à la corde, dehors, bien entendu. Quelques uns sont sous un appentis couvert avec des roseaux ; les autres à la belle étoile. Il y avait là d'autres chevaux de je ne sais quel régiment. Tout ç coup, sous nos pieds, un homme surgit, armé d'un fouet. D'où sort-il celui-là ? dit quelqu'un. Il sortait tout simplement de sous la terre, c'était un garde d'écurie qui allait prendre sa faction et sortait de sa hutte construite sous terre. Nous n'avions pas pris garde à cet abri que nous prenions pour un monticule de terre [80] ou de fumier. Cet abri formait un trou de deux mètres de profondeur sur autant de largeur avec quatre mètres de long. Le toit reposant, à même du niveau du sol était recouvert de branchage et une forte couche de terre par-dessus servait à l'écoulement de l'eau. Une rigole tout le tour. Un escalier pour descendre. Voilà une guérite. Il y avait dans les environs plusieurs guérites dans le même genre. Là une cuisine, plus loin un local pour les hommes. Ailleurs, un poste. L'avantage de ces habitations souterraines, c'est qu'il n'y a pas de courant d'air. Malgré la température ambiante qui était très froide, il faisait chaud dans ces chambres. . Lorsque j'eus visité ces habitations d'une construction nouvelle, pour moi, il me vint à l'idée de faire un abri semblable pour mes gardes d'écurie, pouvant nous servir également pour manger la soupe, surtout le soir, et lorsqu'il pleuvait. Aussitôt que

l'idée me fut venue, je mis le projet à exécution. [81] J'envoyais quatre servants dont je n'avais pas besoin couper des branches et quelque barres de sapin. Pendant ce temps je traçai le plan de ma cabane, et je me mis moi-même à l'œuvre. Lorsque les hommes arrivèrent avec leur charpente, un quart de la fouille était fait. Ils me dirent que le lendemain, ils me prêteraient la main, mais quand ils eurent mangé la soupe et qu'ils entreprirent comme c'était leur habitude une partie de manilles (À Bourges, c'était leur tic Dast pour un. Je leur avais promis de jeter leurs cartes au feu). Je repris la pioche et la pelle, puis muni d'une chandelle pour laquelle j'avais ménagé une niche dans la paroi, je me remis au travail. À un moment donné, le lieutenant Dachicourt passa près de moi, venant de faire une ronde aux gardes d'écurie. Qu'est ce que vous fichez-là me demanda-t-il ? Mon lieutenant, lui répondis-je en lui lançant une pelletée de terre sur les pieds, je fais une guitoune. Tiens, c'est vous Teyseyre – oui, mon lieutenant – Et dormir quand ? [82] – Je n'ai pas sommeil. D'ailleurs je veux finir l'excavation avant d'aller me coucher. À huit heures et demie, je rejoignais mes hommes qui jouaient toujours. Le lendemain, nous fîmes le couvert dans le genre de ceux que nous avions vu à côté. J'avais laissé un abord tout le tour à hauteur de chaise, ce qui nous constituait un banc circulaire où nous asseyons pour manger. Ce n'était pas le rêve du confortable, mais il y avait suffisamment de place pour se coucher, deux hommes. Les gardes d'écurie furent très bien là le temps que nous passâmes à Muyzon. Comme local, pour les hommes et pour nous, nous étions logés dans une grange remplie de paille. Il y en avait une épaisseur de deux mètres, au moins.. C'est l'endroit où nous avons eu le plus chaud, tant que nous avons été logés dans ce genre là. Je m'étais réservé ce coin où j'étais obligé de passer sur une douzaine de pieds et au moins cinq ou six ventres. Les propriétaires de ces membres ou de ces organes nécessaires à tout bon troupière se réveillaient en sursaut en m'agonisant de sottises. Or, comme on n'y voyait pas grand-chose pour ne pas dire rien du tout, je m'empêchais de passer sans rien dire. Vlan de pied pris dans une couroi de havresac et j'étais projeté sur la tête d'un autre dormeur qui vu son mauvais caractère et croyant à une brimade, commençait de parler qu'il allait prendre le mousqueton. Enfin, après quelques avatars dans ce genre, je pouvais rejoindre mon lit ? Comme nous étions au rez-de-chaussée, en descendant du ciel, j'avais pendu mes frusques à une poutre du toit. Mais lorsque je voulus partir, je ne pus jamais remettre la main sur mon ceinturon. Il avait disparu. J'eus beau fouiller la paille, je ne le trouvais pas. La seule chose qui nous gênait un peu, c'était que les rats venaient dans la nuit faire des patrouilles de reconnaissance jusque sur notre figure [84] Nous avons établi notre cuisine à coté du mur d'une maison qui servait de popote aux officiers. Le premier jour, ça n'allait pas du tout. On n'avait pas l'habitude d'employer le bois vert. Le matin, il n'était jamais l'heure d'avoir son café. À 10 h la soupe était cuite, à la 6.4.2. Par exemple, pour la distribution, c'était une vraie misère. Les premiers qui étaient là attrapaient les bons morceaux. Les derniers serraient d'un cran [la ceinture]. À ceux-là pour les contenter, on partageait les portions afin qu'il y en ait pour tous, et quand il allait manquer de bouillon, vite un seau d'eau complétait le différent.

Nous étions obligés les chefs de pièce à assister à la distribution qui était parfois aussi orageuse qu'une séance à la chambre des députés quand Jaurès faisait un discours. Lorsque chaque pièce avait son dû, chacun s'installait au petit bonheur. Les rebords des fossés et les accotements de la route furent notre premier réfectoire. Ça ne dura pas longtemps. Il passait au moins cent cinquante automobiles par jour. [85] Or, comme il y avait passablement de boue, voyez les éclaboussures dans les gamelles. Il fallut changer de salle à manger. Pour ma rat au déjeuner du matin, j'avais ma table toujours mise. Par exemple, il fallait manger debout/ Voyez plutôt ! Je posais ma gamelle sur un bouclier relevé d'une pièce de 120 long, le quart et le morceau de pain à côté, et j'étais fort bien. J'étais même le mieux de tous, à te point que je faisais de jaloux qui se vengeaient en me lançant des pierres ou des crottes de cheval dans la gamelle. Le soir, nous mangions dans la cahute du garde d'écurie, que je venais

de terminer. Dans le village de Muzon, il était très difficile de se procurer du vin. Pour nous, hommes du midi, nous le trouvions un peu amer. *Là j'ai commencé à boire de l'eau ! Heureusement que ça ne devait pas durer.* Il faut reconnaître toutefois, que l'ordinaire comprenait pour chaque homme un quart de vin par jour. Mais vite sifflé.

Pour faire boire les chevaux, il y avait au milieu du village une pompe avec un abreuvoir, creusé à même dans [86] un gros tronc d'arbre. Seulement comme nous étions assez nombreux à venir faire boire, il fallait établir un roulement qui était parfois mal exécuté. D'autre part, on envoyait deux servants de corvée pour pomper. Ces derniers pompaient à tort et à travers pour une unité ou pour une autre, et quand ils étaient fatigués, ils repartaient, ce qui fait que, bien souvent, lorsque nos chevaux arrivaient, il n'y avait pas une goutte d'eau.. Alors, les conducteurs à tour de rôle étaient obligés de pomper, quand ce n'était pas les sous-officiers qui les amenaient – ce qui m'est arrivé plusieurs fois. Ce que voyant, les officiers nous donnèrent l'ordre d'aller faire boire à Gueux, qui est un petit village à 2 km au sud de Muzon. Là, il y a un grand étang au milieu du village, ce qui fait qu'on n'avait pas besoin de pomper (au contraire, on faisait entrer les chevaux dans l'eau jusqu'à mi-jambe ou jusqu'au ventre. Un jour, un porteur trouva bon de se coucher (?) pour se rafraîchir. Vous voyez d'ici la tête [87] des conducteurs, obligé de sauter à l'eau, s'il ne voulait pas prendre un bain complet. Lorsqu'il arrive à Muzon, il était gelé. Ce qui n'empêchait pas ses camarades de rigoler. Pour nous rendre de Muzon à Gueux, on traversait un plateau qui foisonnait de lièvres, de lapins, de perdreaux. Chaque jour, nous faisons lever quelques pièces de gibier. De ce milieu du plateau, nous distinguons très bien la cathédrale (de Reims NDLR) dont nous n'étions éloignés que de 5 à 6 km. On voyait très bien ses tours noircies et à moitié brûlées. À Gueux, nous retrouvâmes la 30<sup>e</sup> batterie avec l'État-Major. Je revis à différentes reprises Eugène Bruel de Villaudric, qui était brigadier à ce moment-là, mais devant passer maréchal des logis sur le front, nommé à côté de sa pièce par le général lui-même, après avoir été blessé au visage par un éclat d'obus qui venait de tuer son pointeur. Malgré le sang qui ruisselait de sa figure, il ne voulut abandonner sa pièce qu'après avoir tiré tous ses obus, malgré les supplications d'un maréchal des logis qui était venu pour le remplacer.

[88]L'abreuvoir de Gueux avait pour second but de faire faire une promenade aux chevaux. D'ailleurs, on faisait une promenade tous les matins. On prit même l'initiative de les faire pacager. Le soir, nous montions à cheval et allions le long de la route de Reims, qui sur les bords des fossés, qui dans les champs de luzerne, on faisait paître nos montures comme des *gitanos* dans nos campagnes du Midi. Un jour, en suivant le long des fossés, j'ai trouvé une certaine quantité de cartouches françaises. Il est vrai qu'on s'était battu rudement à l'endroit où nous étions et en descendant sur Gueux. Une personne de l'endroit lme disait que nos 75 tirèrent toute une nuit, en plein sur l'armée Boche, mais le lendemain, c'était quelque chose de pitoyable quoique ce fussent des ennemis. Pas un cadavre n'était entier et beaucoup n'étaient pas reconnaissables. Quant à d'autres, on voyait qu'ils avaient été hachés. Ce n'était qu'une sorte de bouillie mélangée avec de la terre remuée et c'était tout.

[89] Au cimetière de Gueux Quelques semaines avant notre arrivée, on avait descendu juste à l'endroit où nous avions nos chevaux, un « taube » allemand – un pigeon.. L'aviateur avait été tué. On l'avait enterré à l'endroit même de sa chute puis on l'exhuma pour le déposer plus décemment dans le cimetière de Muzon. Pendant une de nos promenades abreuvoir, comme nous revenions au bercail, nous percevons un aéroplane boche. Un aviatik quelconque ( car des taubes, je n'en ai jamais vus) qui se dirigeait juste sur nous. C'était la première fois que nous voyons un de ces engins de guerre nous survoler. Je vous certifie que cela vous fait une drôle d'impression, de voir cet oiseau pointu juste sur votre tête. Instinctivement, on arrête la respiration, se demandant s'il ne va pas vous lancer une bombe. C'est plus angoissant que de subir un bombardement, car ici vous voyez le danger qui vous arrive dessus. Et c'est encore plus terrible lorsque [90] vous entendez la bombe descendre en sifflant. Vous ne savez guère

alors si elle ne va pas vous tomber sur la tête ou à côté. J'ai vu depuis des hommes qui avaient fait la retraite, qui avait été depuis sous un bombardement intense, et ne cherchant qu'à se sauver, mais cela, instinctivement, sans raisonner la peur et qui prenaient la frousse à la vue d'un aéro.

L'appareil qui venait de nous survoler n'allait pas bien loin porter ses exploits, car il fut descendu 8 à 10 minutes plus tard en arrière de Reims. Le soir même il en arriva un autre qui vint passer au-dessus de notre cantonnement certains essayèrent de se sauver, mais où ? , lorsque le lieutenant Pastre survint muni d'une paire de jumelles. Ne bougez pas dit-il, et suivant en ceci les préceptes du Coran, il ajoute : *D'ailleurs où que vous alliez, si vous devez être tués, vous n'échapperez pas.* Plantez-vous où vous êtes, regardez le venir, si vous voulez, mais ne bougez plus, attendu qu'en circulant [91] de droite et de gauche, vous attirez infailliblement l'attention de l'observateur qui est dans l'appareil – et l'aéro passa ! Le lieutenant Pastre était un homme de bon conseil. J'aurais bien voulu faire la campagne avec lui. Très instruit, possédant une certaine fortune. Il aimait follement les aventures. Avant la mobilisation, il faisait partie d'une mission dans le Thibet pour la triangulation des montagnes. Il était alors à rude école, bien souvent, nous disait-il, ils se faisaient des cabanes avec de la neige et couchaient là-dedans, où il faisait plus chaud que dans une hutte construites de branchages et herbes. Étant parti au début de la mobilisation, il avait fait la retraite. Blessé à l'épine dorsale, il fut évacué, il ne voulut pas prendre son sabre. J'aime mieux mon révolver ; quand je serai obligé de me défendre au sabre, c'est que [92] je serai fichu d'avance. Malgré le respect que nous lui portions, nous le considérions plutôt comme un ami que comme un chef. Il nous avait conseillé avant de partir de prendre le plus d'effets possibles pour nous garantir du froid. « Si vous avez, nous avait-il dit, des gilets de chasse ou autres vêtements fourrés, emportez le. Que vous soyez habillés n'importe comment, chaussés de sabots si vous tenez, peu m'importe, pourvu que lorsque nous serons aux pièces, on tire des coups de canon. C'est l'essentiel. Mais avant tout garantissez-vous du froid ».

*J'arrête ici ce cahier que je fais parvenir à Sayrac par Angé ( ?). La suite, je l'écrirai sur un autre [cahier] que je ferai parvenir en temps et lieu. Fismes (Marne) ce dimanche 14 novembre 1915.*

*Théodore Teysseyre, maréchal des logis, 118° R.A.4 – 2<sup>e</sup> section de M. de 120 long. Aux armées en guerre »*

Note :

Le canon de 120 mm L modèle 1878 est une pièce d'artillerie française de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle conçue par le colonel Charles Ragon de Gange [appelé canon de Bange de 120], Le canon de 120 L est plus maniable que le 155. Cependant, il doit disposer lui aussi d'une plateforme de tir durant son utilisation. Sa cadence de tir est progressivement améliorée, notamment grâce à l'ajout d'un frein hydraulique à l'affût et à la plateforme de tir<sup>3</sup>. Sa portée est augmentée d'un tiers entre la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et la fin de la première Guerre mondiale.